



WOXX

déi aner wochenzeitung
l'autre hebdomadaire

1403-1404/16
ISSN 2354-4597
2.20 €
23.12.2016



Über die Reling, nach Europa

Die Route nach Europa führt sie
übers Mittelmeer: Niemand weiß,
wie viele MigrantInnen dabei
jedes Jahr ertrinken. Fest steht
jedoch: ohne freiwillige Helfer
würden noch weit mehr Menschen
sterben. Auf Rettungsfahrt mit dem
Seenotkreuzer „Minden“.

Regards S. 24

EDITO

Blutvergießen und kein Ende S. 2

Aleppo ist gefallen, der Bürgerkrieg
geht weiter: Frieden wird es in Syrien
und insgesamt im Mittleren Osten
wohl so bald nicht geben.

NEWS

Leçons du parquet p. 5

Dans le procès en appel Luxleaks,
le parquet tente d'amadouer mais ne
veut pas mettre en doute la légalité
des rescrits fiscaux.

REGARDS

Der Nein-Sager S. 8

Geografielehrer, Gesicht der
Nein-Kampagne und Schreckgespenst
fortschrittlicher Kreise: auf einen
Kaffee mit Fred Keup.



0 1 4 0 3

5 453000 211009

EDITORIAL

SYRISCHER BÜRGERKRIEG

Ende der Hoffnung

David Angel

Der Fall Aleppos besiegelt das Schicksal des arabischen Frühlings. Die Folgen davon werden die Welt noch auf Jahre beschäftigen.

Als Ende 2010 die Aufstände in Tunesien angingen, die 2011 auf einen großen Teil der arabischen Welt übergreifen und als „arabischer Frühling“ in die Geschichte eingehen sollten, kam für kurze Zeit Hoffnung auf. Zwar herrschte gerade unter westlichen Linken, von denen ein Teil sich zumindest intellektuell mit ehemals „sozialistischen“ und immer noch autoritären Systemen arrangiert hatte, eine gewisse Skepsis gegenüber den oftmals aus der Mittelschicht stammenden Aufständischen. Doch bestand die Hoffnung, die arabische Welt werde sich „aus eigenem Antrieb“ demokratisieren.

Während die Revolution in Tunesien, wo alles angefangen hatte, zumindest teilweise erfolgreich war und es zwar zu Repression, nicht aber zu einem Bürgerkrieg kam, stellte sich die Lage in Syrien von Anfang an anders dar: Machthaber Bashar Al-Assad setzte auf eine gewaltsame Niederschlagung des Aufstands. Die massive Repression hatte zur Folge, dass sich die Auseinandersetzung rasend schnell militarisierte.

Die traditionelle Opposition im Exil war von den Geschehnissen weitgehend ausgeschlossen, doch auch die nur sehr lose organisierten Aufständischen konnten gegen das über eine Mehrzahl von Geheimdiensten verfügende Regime schwerlich ankommen. Mit der zunehmenden Militarisierung des Konflikts mussten sie unvermeidlich straff organisierten, aus dem Ausland finanzierten und zum Teil transnationalen Gruppen das Feld überlassen.

Damit war Assads Rechnung aufgegangen: Zwar war er, seit 2011, von der internationalen Gemeinschaft geächtet, doch konnte er sich zunehmend als Kämpfer gegen den sunnitischen Terrorismus gerieren. Sah es eine Zeit lang tatsächlich so aus, als sei das Regime - trotz tatkräftiger Unterstützung aus Iran - am Ende, veränderte der 2015 begonnene russische Militäreinsatz die Situation grundlegend.

Die Niederlage der Rebellen in Aleppo lautet nun auch symbolisch das definitive Ende des arabischen Frühlings ein. Assad geht als vorläufiger Sieger aus dem Bürgerkrieg

hervor, während Iran seine Einfluss-sphäre, die über den Irak und Syrien bis nach Libanon reicht, hat bewahren können. Russland, das mit Assads Regime auch sein einziges Standbein im Nahen Osten verteidigt hat, setzt sich als ernstzunehmender Akteur in der Region fest. Dass die russische Diplomatie vergangene Woche plötzlich doch mit der Entsendung von internationalen Beobachtern nach Aleppo einverstanden war, ist kein Zufall: Putin will als Garant für Frieden und Stabilität im Mittleren Osten Russlands Bedeutung sichern. „Ohne uns kein Frieden“, so lautet die Botschaft.

War 2016 ein schlechtes Jahr für die internationale Politik, so verheißt 2017 schon jetzt nichts Gutes.

Dass das syrische Regime und seine Unterstützer nach jahrelangem Hin und Her nun plötzlich so rapide Erfolge verbuchen konnten, ist auch kein Zufall: Vor Donald Trumps Amtsantritt in den USA sollen in Syrien Tatsachen geschaffen werden. Trump hat bereits angekündigt, im Kampf gegen den IS auch mit Assad und vermehrt mit Putin zusammenarbeiten zu wollen.

Die Region kann dabei nur verlieren: Die Stärkung eines autoritären Machthabers und Kriegsverbrechers wie Assad und eine vorhersehbare „rabiante“ Vorgehensweise im Kampf gegen den IS werden statt einer Stabilisierung der Region vielmehr eine Stärkung der radikalislamistischen Kräfte zur Folge haben, die von Teilen der sunnitischen Bevölkerungen als letzte Beschützer wahrgenommen werden. Der Konflikt zwischen letzteren und den schiitischen Radikalen wird den Mittleren Osten wohl noch für längere Zeit zu einem Pulverfass machen. Die Aussicht auf eine Rückkehr von Millionen von SyrerInnen, die größtenteils vor dem Assad-Regime geflohen sind, wird mittelfristig verbaut. Stattdessen werden nach einer, ebenfalls absehbaren, entscheidenden Niederlage des IS wohl auch die Anschläge im Westen weiter zunehmen. War 2016 ein schlechtes Jahr für die internationale Politik, so verheißt 2017 schon jetzt nichts Gutes.



NEWS

La banque climatique: Cash rénovation **p. 3**

EU und Migration: Druckmittel Dublin **S. 4**

Luxleaks: Les cancre **p. 5**

REGARDS

Öffentlicher Transport:

Elektromobil ins neue Jahr **S. 6**

Fred Keup: Der Biedermann **S. 8**

Best wishes: Die Welt ist nicht genug **S. 10**

Arbeitszeitverkürzung:

Kurs auf die Dreißigstundenwoche? **S. 12**

Elbphilharmonie in Hamburg:

Eingegipster Wohlklang **S. 15**

Travail forcé: Lost Highway **p. 18**

Legendäre Graphic Novel: Der ewig Suchende **S. 20**

Unterwegs mit dem Seenotkreuzer „Minden“:

Dicht an dicht **S. 24**

Guatemala: Strafe für den Stier **S. 28**

AKTUELL



ISOLATION THERMIQUE D'HABITATIONS

Cash rénovation

Raymond Klein

Le renforcement des aides pour l'assainissement thermique des habitations est un des derniers projets phare du gouvernement. Une bonne idée, mais imparfaitement réalisée.

Vous habitez une vieille maison mal isolée et avez songé à la rénover ? Découragé par les indications confuses sur des primes prorogées et des certificats complémentaires, désespérant devant la multitude de formulaires à remplir, vous avez peut-être renoncé. Ou alors ce sont les mensualités sur le prêt immobilier qui restreignent votre marge de manœuvre financière. Et vous empêchent d'investir, alors qu'au final, cela vous permettrait d'économiser sur le chauffage. Ne désespérez pas !

Tout cela ira mieux en 2017, c'est ce que promet le gouvernement dans le contexte du vote de plusieurs textes de loi cette semaine à la Chambre. Ainsi, un nouveau « guichet unique des aides relatives au logement » devrait faciliter grandement les démarches administratives. Et côté finances, tout propriétaire pourra bénéficier d'un prêt à taux réduit pouvant aller jusqu'à 100.000 euros. Avec une réglementation particulière pour les ménages modestes, dont le revenu est en dessous d'un certain seuil : s'ils sont propriétaires de leur habitation, ils auront accès à un prêt à taux zéro, au maximum de 50.000 euros.

Moins pour les pauvres !?

L'idée d'aider les propriétaires à contracter des prêts afin d'investir dans l'isolation thermique est assez naturelle, puisque l'argent économisé en frais de chauffage devrait leur permettre de payer les mensualités. Et ce n'est pas une projet nouveau. Mis en avant depuis plus de dix ans par le Mouvement écologique et les Verts, il a été repris par le DP qui l'a baptisé

« Klimabank ». Cela a conduit à l'insertion de l'idée dans le programme du gouvernement bleu-rose-vert. Ce dernier y gagne aussi, car l'assainissement thermique entraîne des économies d'énergie qui améliorent aussi son bilan climatique.

Alors, aucune ombre au tableau ? Relevons tout de même que l'avis de la Chambre des fonctionnaires et employés publics montre du doigt le plafond de 50.000 euros pour le prêt à taux zéro. « Ce montant est insuffisant pour couvrir tous les frais d'un assainissement énergétique durable d'un ancien logement », constate cette Chambre professionnelle, et propose des aménagements permettant d'accroître ce montant sans surcharger le budget des ménages modestes concernés. Le Mouvement écologique, dont l'avis a exceptionnellement été inclus dans le dossier parlementaire, plaide la même cause, en avançant d'autres propositions.

Hélas, la coalition gouvernementale n'a retenu aucune de ces idées. Un ménage au bas de l'échelle sociale n'aura probablement pas les moyens d'effectuer un assainissement optimal, mais devra se concentrer sur les aménagements essentiels. Seule consolation, si un tel ménage, après avoir contracté et remboursé un premier prêt à taux zéro, dépasse le seuil de revenu prévu, il a accès à un prêt à taux réduit de 100.000 euros moins la somme déjà empruntée.

Autre mise en garde de la part du Mouvement : le projet du guichet unique souffrirait d'un manque de ressources humaines. « Au lieu de donner lieu à une véritable vague d'assainissements énergétiques, ce goulot d'étranglement bloquera au contraire [tout le monde] », s'inquiète l'ONG. Ce qui produirait « le contraire de ce qui est souhaité : mécontentement de tous les côtés et déconsidération totale pour un paquet à finalité louable ! »

SHORT NEWS

CJUE : Sahara occidental, pas Maroc

(da) - Il était attendu avec impatience : le jugement de la Cour de justice de l'Union européenne (CJUE) relatif aux accords « d'association et de libéralisation » conclus entre l'UE et le Maroc. Ces accords sont-ils applicables au Sahara occidental, ancienne colonie espagnole annexée par le Maroc en 1976 suite au départ précipité des Espagnols ? C'est sur cette question qu'a dû se pencher la CJUE, dans une affaire opposant le Conseil européen au Front Polisario, mouvement indépendantiste sahraoui contrôlant près de 20 pour cent du territoire en question. Ce dernier avait en effet introduit un recours visant à annuler les accords de libre-échange entre l'UE et le Maroc, au motif que leur champ d'application inclurait le Sahara occidental. Dans un premier temps, le Tribunal de l'Union européenne avait donné raison au Front Polisario, suite à quoi le Conseil avait saisi la CJUE. Qui, elle, annule l'arrêt du Tribunal en estimant que les accords de libre-échange ne concernent pas le Sahara occidental qui, selon la Cour, ne fait pas partie du territoire marocain. Aussi bien les autorités marocaines que le Front Polisario revendiquent une victoire, mais pour de nombreux observateurs, il s'agit surtout d'une victoire du droit d'autodétermination de la population sahraouie.

Nature protégée, bœufs martyrisés

(lm) - La brochure montre un veau qui, avec une touffe de poils sur le front, ressemble à une peluche. Selon le point de vue, cela peut inciter à devenir végétarien ou donner bonne conscience en dégustant les steaks « Naturschutz Fleisch » - en effet, les animaux ont l'air de vivre heureux. Or, depuis quelques semaines, cette vision idyllique a pris un coup : des bœufs Galloway ont été trouvés morts ou gravement malades dans un pâturage. Comme l'a confirmé le ministre de l'Agriculture en réponse à une question parlementaire, ces animaux étaient contaminés par des parasites internes. Il est précisé que le cahier des charges du label « Naturschutz Fleisch » autorise des traitements tels que la vermifugation qui aurait permis de sauver les sept bêtes affectées. Le ministre n'hésite pas à assimiler l'attitude des éleveurs à de la « maltraitance animale », et transmettra le dossier au parquet. Notons que le label en question n'est pas un label bio, mais sert à promouvoir l'élevage extensif dans des zones riches en biodiversité - littéralement il signifie « viande de protection de la nature ». L'affaire est particulièrement pénible dans la mesure où ce label est issu d'une initiative gouvernementale - même si elle relève du ministère de l'Environnement et non de celui de l'Agriculture.

woxx@home

Trauer-Ersatz

In vielem glich das Jahr 2016 dem Jahr davor: Terroristische Anschläge mit zahlreichen Opfern. Wir fragen uns dann jeweils: Wie gehen wir in der aktuellen Nummer damit um? Wie schnell und in welcher Form sollen soll reagiert werden: Bringen wir nur unser Entsetzen zum Ausdruck oder liefern wir schon jetzt einen etwas analytischeren Part? Als Wochenzeitung sind wir nicht unbedingt getrimmt auf eine schnelle Reaktion. Als (von manchen als faul empfundener) Kompromiss hat sich der schwarze Balken angeboten, eine Art Trauerflor, der inzwischen bereits einige woxx-Titelseiten „schmückte“. Manchmal war es auch das Motiv einer Kerze, weil der Trauerflor als Symbolik nicht allen in den Kram gepasst hat. Nicht selten wurde in der Hektik versäumt, das eigentlich Beschlossene dann auch in die Tat umzusetzen. Für all die so von uns „vergessenen“ Opfer deshalb dieses woxx@home, ohnehin seit je schwarz untermalt.

SHORT NEWS

Données personnelles: enfin du raisonnable !

(lc) - Le ministre de la Justice Félix Braz peut être content. Pour Noël, la Cour de justice de l'Union européenne (CJUE), pratiquement son voisin sur le plateau du Kirchberg, vient de le forcer d'enfin tenir une des promesses électorales de son parti : en finir une fois pour toutes avec la conservation des données personnelles - notamment des conversations téléphoniques - sans soupçon préalable. Alors que le ministre vert s'était montré réticent encore en juillet 2014 après un premier jugement européen dans la matière, disant vouloir attendre une directive européenne qui serait dans les tuyaux, il a été plus prompt à réagir maintenant. Ainsi, il a promis des amendements au projet de loi de réforme sur le traitement des données personnelles, afin d'être en règle avec l'arrêt de la CJUE. On peut cependant se poser la question si cet empressement s'est fait que par pur respect pour les libertés citoyennes. En effet, la directive européenne sur la « e-Privacy », dont le projet avait « fuité » le 14 décembre au magazine Politico, exclut explicitement la conservation des données au niveau européen. Donc elle serait de toute façon devenue illégale.

Ist Luxemburg am Drohnenkrieg beteiligt?

(lm) - Die Partei Déi Lénk nimmt einen neuen Anlauf gegen die Unterstützung des Einsatzes bewaffneter Drohnen durch Luxemburg und die Firma SES. Bereits vor über einem Jahr wurde darauf hingewiesen, dass SES-GS, eine Filiale der Satellitenfirma, sich online mit der Steuerung von Killerdrohnen schmückt (woxx 1342). Die „gezielte Tötung“ von „Terroristen“ durch diese Drohnen ist umstritten, sowohl wegen ihres extralegalen Charakters als auch in Anbetracht der zahlreichen unschuldigen Opfer („Kollateralschäden“). Nachdem das Wort vergangene Woche das Thema aufgegriffen und einen Screenshot der SES-GS-Seite veröffentlicht hatte, reagierte die Firma ... indem sie die Drohnen-Bildchen löschte. Déi Lénk äußert den Verdacht, Étienne Schneider habe „die Öffentlichkeit getäuscht“, als er seinerzeit behauptete, von Luxemburger Satelliten würden nur Aufklärungsmissionen gesteuert. Und fordert, „jegliche Unterstützung bewaffneter Drohnenflüge durch luxemburgische Unternehmen zu verhindern [und] das militärische Satellitenprogramm der SES zu beenden“. Unklar bleibt, ob das von der Luxemburger Regierung verantwortete Govsat-Projekt am Drohnenkrieg direkt beteiligt ist. Die SES dagegen scheint durchaus mit von der Partie zu sein. Nach vom Wort aufgegriffenen Informationen stellt sie Übertragungskapazität für den US-Stützpunkt Ramstein zur Verfügung - dieser fungiert als Kommandozentrale für Drohnenangriffe.

Elternlos in die EU

(tf) - Migrantenkinder, die ohne Begleitung durch einen Erziehungsberechtigten in die EU einreisen, sind nicht ausreichend geschützt. Zu diesem Schluss kommt eine aktuelle Studie der Agentur der Europäischen Union für Grundrechte (FRA). Im Unterschied zu sogenannten „nicht begleiteten“ Kindern befinden sich die „separated children“ in Begleitung von nicht erziehungsberechtigten Erwachsenen, zu denen sie häufig in einem unklaren Verhältnis stehen, das problematisch sein oder werden kann. Missbrauch sei in solchen Fällen nicht auszuschließen. Auch aus anderen Gründen könnten die Erwachsenen ungeeignet sein, die Obhut der Kinder wahrzunehmen. Es komme daher vor allem darauf an, kindgerecht über die Asylprozedur, über Rechte und Möglichkeiten zu informieren. Als besonders problematisch erscheine die Tatsache, dass solche Kinder häufig umstandslos gemeinsam mit den erwachsenen Begleitern untergebracht werden, ohne dass das tatsächliche Verhältnis geklärt ist. Dadurch setze man Kinder erneut dem Risiko von Missbrauch aus. Die Studie wurde in 14 EU-Ländern durchgeführt, die in besonderem Maße von aktuellen Migrationsbewegungen betroffen sind; Luxemburg war nicht beteiligt.

AKTUELL

EU UND MIGRATION

Druckmittel Dublin

Danièle Weber

Die EU hält weiter an ihrem Migrations-Abkommen mit der Türkei fest. Das verringert zwar den Zuwachs der Flüchtlinge in Griechenland. Doch es sitzen weiterhin Zehntausende an der Ägäis fest, und es kommen wieder deutlich mehr Menschen in Italien an.

„Niemand hat das Abkommen in Frage gestellt“, sagte Kommissionspräsident Jean-Claude Juncker nach dem EU-Gipfel am vergangenen Donnerstag. „Wir halten weiterhin daran fest“, sagte auch der griechische Premier Alexis Tsipras, bevor er das Ratsgebäude in Brüssel betrat.



„Der Deal funktioniert“, lautet die einstimmige Analyse der 28 Staats- und Regierungschefs, die in ihren Schlussfolgerungen noch einmal ihr Engagement bezüglich des Abkommens unterstrichen, das die EU vor über einem Jahr mit der Türkei abgeschlossen hat. Der allseits bestätigte Erfolg wird zumeist numerisch bemessen. „Wir stellen einen dramatischen Rückgang der Zahl der illegalen Flüchtlinge, die in Griechenland ankommen, fest“, sagte Frans Timmermans, der Vizepräsident der EU-Kommission am 8. Dezember, als Brüssel die neueste Bilanz präsentierte.

Seit März kämen im Schnitt täglich nur noch 90 Flüchtlinge pro Tag auf den griechischen Inseln an, so die Kommission und vergleicht diese Zahl mit den rund 10.000 Menschen, die noch im Oktober des Vorjahres pro Tag über die Ägäis kamen.

Flüchtlingsorganisationen weisen ihrerseits auf die Lebensbedingungen der über 16.000 Migranten hin, die seit Abschluss des Abkommens mit der Türkei auf den Inseln Lesbos, Chios, Samos, Leros und Kos verharren müssen. Die Kapazitäten der Unterkünfte, die auf knapp 7.500 geschätzt werden, sind damit um mehr als das Doppelte überlastet. Es käme daher darauf an,

wie man „funktionieren“ definiere, kommentierte Iverna McGowan, Direktorin des EU-Bureaus von Amnesty International die positive Interpretation der EU-Staats- und Regierungschefs des EU-Türkei-Abkommens.

Der EU-Kommissar für Migration, Dimitris Avramopoulos, verwies auf den „Rekordmonat“, den vergangenen November, als 1.406 Flüchtlinge von Griechenland und Italien im Rahmen des EU-Relokalisierungs-Programms umverteilt worden waren. So viele wie nie zuvor - und dennoch sind seit Bestehen des Abkommens vor gut einem Jahr im Ganzen insgesamt bloß rund 8.000 Flüchtlinge umgesiedelt worden. Laut Plan sollten es binnen zwei Jahren insgesamt 160.000 Personen sein (woxx 1390).

Dialog gegen Griechenland

Derweil ist die Zahl derer, die in Italien ankommen, seit dem Funktionieren des Türkei Deals so hoch wie noch nie und wird auf 170.000 bis Jahresende geschätzt. Laut Flüchtlingswerk der Vereinten Nationen sind seit Anfang des Jahres mindestens 4.900 Flüchtlinge im Mittelmeer ertrunken, das sind deutlich mehr als im Jahr zuvor.

Avramopoulos bescheinigte indes „signifikante Fortschritte“ Griechenlands beim Aufbau der für ein funktionierendes Asylsystem nötigen Infrastruktur. Angesichts dessen setze man ab März nächsten Jahres die Regeln des Dublin-Systems wieder in Kraft. Flüchtlinge, die über Griechenland auf EU-Territorium gelangen danach weiterreisen, können in diesem Fall von den anderen Mitgliedsstaaten direkt wieder dorthin zurückgeschoben werden. „Dies ist Teil eines Dialogs, der die Motivation des Landes erhöhen soll“, kommentierte vor dem Gipfel ein EU-Diplomat die angekündigte Rückkehr zum Dublin-System. Griechenland hatte die anderen EU-Staaten um Erlaubnis gefragt, die Flüchtlinge aufs Festland bringen zu dürfen, doch diese sprachen sich dafür aus, stattdessen die Infrastruktur auf den Inseln zu verstärken.

Alexis Tsipras widersprach dem neu aufkommenden Druck indessen eher zaghaft. Er weiß, dass er mitten in den Verhandlungen um Schuldenerlass für sein Land mit Kritik an den ungleich verteilten Lasten der EU-Flüchtlingspolitik ohnehin kaum Gehör finden würde.

AKTUELL

LUXLEAKS

Les cancrs

Luc Caregari

Faire condamner à tout prix Antoine Deltour et Raphaël Halet, c'est l'objectif de l'avocat général comme de la partie civile dans le procès en appel « Luxleaks ». Tandis qu'on élude la question de la légalité des rulings, le statut de lanceur d'alerte est péniblement disséqué.

Lundi et mercredi passé ont eu lieu les deux audiences suivantes du procès en appel Luxleaks. Pendant les deux sessions de ce procès hautement surveillé - selon diverses sources, le service de renseignement (Srel) était présent dans et devant la salle à chaque fois - le statut de lanceur d'alerte était au centre des attentions. Tandis que le jugement - contradictoire - en première instance concédait ce statut à Antoine Deltour et Raphaël Halet, l'avocat général John Petry et l'avocat de PriceWaterhouseCoopers (PWC) Hervé Hansen ont essayé de fragiliser les accusés sur ce point crucial cette fois. Une fois reconnu comme lanceurs d'alerte, tout jugement autre qu'un acquittement pur et dur serait un contre-sens.

Premier point d'orgue lundi passé : le réquisitoire de l'avocat général John Petry, après une dernière audition du journaliste Édouard Perrin qui a, en somme, répété son témoignage de première instance en donnant quelques explications de plus sur le procédé de la « boîte morte ». En effet, la Cour d'appel avait qualifié ce mode de communication de « conspiratif ». Selon Perrin, il s'agirait là d'une méthode reconnue de protection des sources, courante dans le monde du journalisme d'investigation.

Au centre du réquisitoire de l'avocat général se trouvait l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme qui garantit notamment la liberté d'expression - un article souvent utilisé par la Cour européenne des droits de l'homme de Strasbourg dans sa jurisprudence concernant les lanceurs d'alerte. Pour Petry, une chose est claire dès le début : « L'article 10 de la Convention ne donne pas automatiquement droit à une protection et ne permet pas d'échapper à la justice ». Le ton est donné.

Pour s'y attaquer, il a notamment pris appui sur le cas de la lanceuse d'alerte allemande Brigitte Heinsch - qui faisait partie du comité de soutien aux accusés Luxleaks - et d'autres ju-

risprudences européennes pour en extraire six critères (listés aussi dans la note du parquet que le woxx a pu consulter): le principe de subsidiarité ; l'intérêt public présenté par les informations divulguées ; l'authenticité des informations divulguées ; le préjudice causé par la divulgation ; la bonne foi de l'auteur de la divulgation ainsi que la sévérité de la sanction.

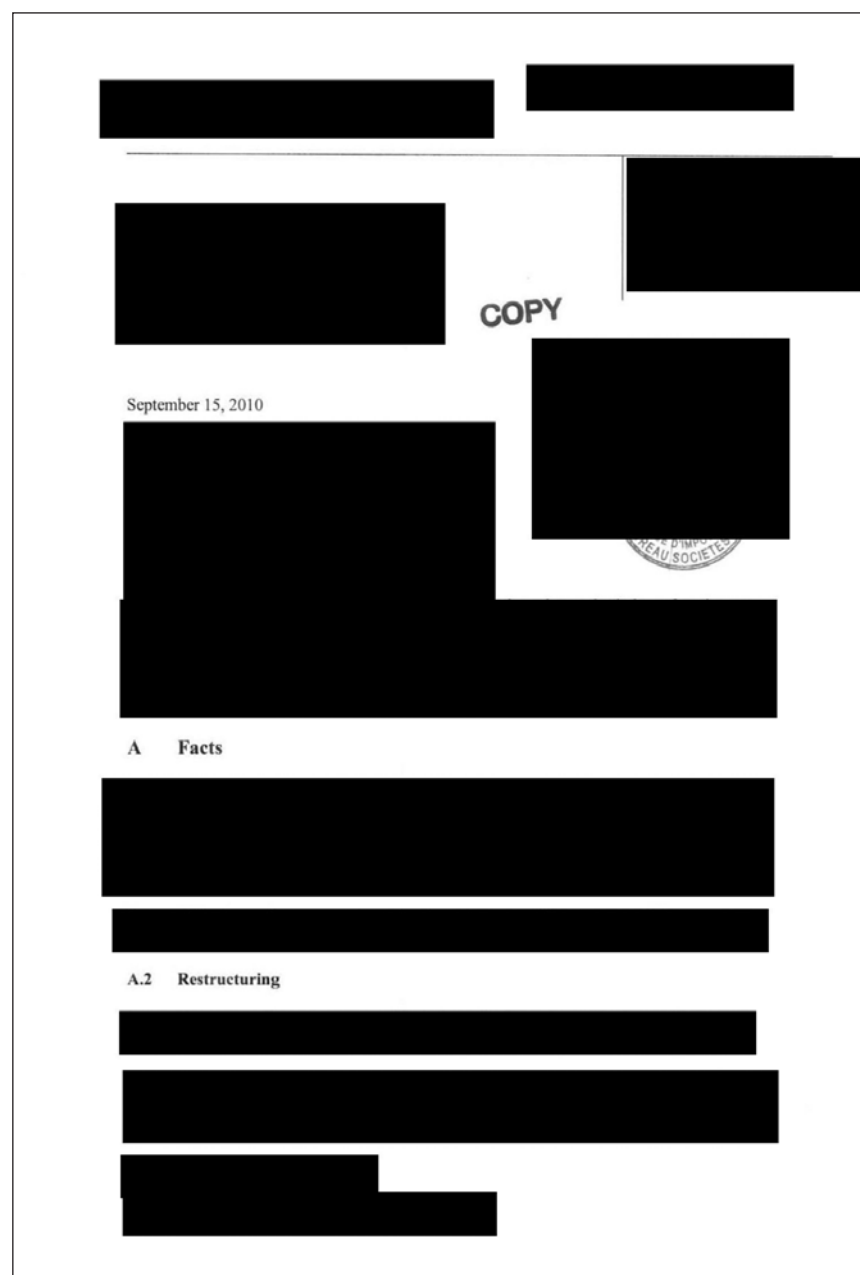
Critères imaginaires ?

En appliquant ces critères au cas présent, Petry est arrivé à la conclusion que ni Antoine Deltour, ni Raphaël Halet ne les remplissaient totalement. Pour Deltour, ce serait notamment la bonne foi qui manquerait, puisqu'il ne se serait pas défini comme un lanceur d'alerte au moment où il a copié les rescrits fiscaux (les rulings ou encore ATA), lors de son dernier jour de travail chez PWC.

Il en a aussi conclu qu'Antoine Deltour aurait eu le choix entre plusieurs options dont certaines auraient fait de lui un « vrai » lanceur d'alerte. Pour Petry, Deltour aurait donc pu : renoncer à publier les rulings ; en donner une description sans mettre en cause son ex-employeur ; donner un échantillon de rulings à un journaliste ou encore les publier soi-même ; remettre tout à un journaliste avec des restrictions sur leur provenance ; ou balancer le tout sur Wikipedia. Uniquement les trois premières options auraient permis au lanceur d'alerte d'échapper à la justice.

Ce qui est soit naïf, soit de mauvaise foi. Pour des raisons évidentes : aucun journaliste n'aurait accepté des restrictions de publication en présence d'une telle quantité et de la qualité du matériel dérobé par Deltour à PWC, une simple description du principe des tax rulings n'aurait intéressé personne. Et puis c'est justement le caractère massif de la fuite, dévoilant la production quasiment industrielle de rulings dans le cadre du « public private partnership » entre PWC et le bureau numéro 6 de l'administration fiscale, qui a déclenché le scandale et toutes ses conséquences tant au niveau national qu'au niveau européen et international.

En ce qui concerne Raphaël Halet, l'avocat général a émis des doutes sur la pertinence des documents qu'il a fait passer à Édouard Perrin, vu qu'il s'agissait de déclarations fiscales qui,



Les rulings selon l'avocat général John Petry.

de toute façon, étaient publiques. Alors que Perrin venait d'expliquer que les déclarations fiscales, accessibles au registre des entreprises, ne comprenaient pas toutes les informations que lui a transmis Halet et que celles-ci ont bien contribué à faire mieux saisir l'ampleur de l'« optimisation fiscale made in Luxembourg ».

L'acquittement ou rien

L'argumentation de l'avocat général a été reprise, mercredi, sur un ton plus agressif, par l'avocat de PWC Hervé Hansen. Il s'est surtout acharné sur Raphaël Halet, qu'il a décrit comme un traître qui se serait doté du qualificatif de lanceur d'alerte uniquement pour se protéger. Hansen a notamment réitéré la demande de PWC d'être reconnu comme victime et s'est plaint de l'« inestimable dommage » qu'aurait subi PWC tout comme ses clients dont les juteux deals ont été révélés.

C'est surtout le dernier point qui a servi à William Bourdon, avocat d'Antoine Deltour (et d'Edward Snowden) pour enfoncer le clou contre PWC - en mettant en avant le fait qu'une entreprise possédant le savoir-faire pour produire des ATA était incapable d'estimer ses dommages subis devant la justice. Pas crédible aux yeux de l'avocat à la voix tonitruante, qui a estimé que PWC se moquait de la justice.

En cette fin d'année le match n'est donc pas encore joué, mais les options qu'a la Cour pour condamner Deltour et Halet se raréfient. Suite le 4 janvier 2017 avec les plaidoiries des avocats de Halet et de Perrin.

REGARDS

ÖFFENTLICHER TRANSPORT

Elektromobil ins neue Jahr

Richard Graf

Zumindest bei den Linienbussen schreitet die Reduzierung von CO₂- und Schadstoffausstoß merklich voran.

Bitterkalt war es, als Nachhaltigkeitsminister François Bausch am vergangenen Dienstag die landesweit erste, gemeinsam von ABB und Volvo entwickelte Schnellladestation für Elektro-Hybrid-Busse nahe der Bahnstation Bertrange-Strassen einweihte.

Eigentlich war es fast eine Weltpremiere, denn bisher ist erst eine einzige identische Station in der Nähe der schwedischen Volvo-Werke in einem „nicht kommerziellen“ Umfeld errichtet worden. Die Luxemburger Station ist demnach die erste, die ab sofort im täglichen Betrieb von Elektro-Hybridbussen des Typs Volvo 7900 genutzt werden kann.

Der etwas exotische Standort inmitten eines Gewerbegebietes und in Sichtweite ausgerechnet eines großen Tanklagers erklärt sich durch den besonderen Einsatz, für den die Hybridbusse bestimmt sind: Die RGTR-Linie 126 (Linie 26 innerhalb des Hauptstadt-Netzes) ist eine jener neueren Tangentiallinien, die verschiedene Orte der „Couronne“ rings um die Stadt Luxemburg miteinander verbinden. Die Linie 126 führt vom Einkaufszentrum Belle-Etoile in Bertrange über den Bahnhof Leudelange, die Cloche d'Or und die Aktivitätszone Hesperange zum Hauptbahnhof Luxemburg.

Diese ziemlich lange Strecke weist einige weniger stark urbanisierte Abschnitte auf, führt aber auch durch

dichtbewohnte Ortsteile. Die Elektro-Hybridbusse legen sieben bis acht Kilometer karbon- und schadstofffrei zurück, danach kommt der Dieselmotor zum Einsatz. An der Schnellladestation werden die Batterien in drei bis sechs Minuten wiederaufgeladen, und es geht wieder elektrisch weiter.

Volvo hat einen Kompromiss zwischen ausreichendem Platz für Fahrgäste und der Unterbringung von Batterien gesucht, hieß es bei der Vorstellung. Die mir 150 Kilowatt Leistung ausgestattete Station kann bis auf 450 Kilowatt ausgebaut werden, sobald leistungsfähige Elektrovollbusse zur Verfügung stehen.

Erstmals in kommerziellem Betrieb

Das „OppCharge“ getaufte System erlaubt eine Aufladung, ohne dass es zu einer spürbaren Unterbrechung der Betriebs kommt. Der Bus wird unter einen auf entsprechender Höhe angebrachten Arm gefahren. Sobald der Bus innerhalb des angegebenen Bereichs zum Stillstand gekommen ist, zieht der Fahrer die Handbremse, worauf mittels einer Wifi-Verbindung ein Pantograph herabgelassen und der Ladevorgang gestartet wird. Sind die Batterien nach drei bis sechs Minuten aufgeladen oder wird die Handbremse gelöst, endet der Ladevorgang.

Das System entspricht der internationalen Norm IEC 61851-23, die es zulässt, dass später auch Fahrzeuge oder Ladestationen von anderen Herstellern zum Einsatz kommen. Nicht





Kalt war es, doch zum Glück konnten sich die „Opp-Charge“-Protagonisten bei einer kleinen Testfahrt mit dem frisch aufgeladenen Hybridbus etwas aufwärmen.

PHOTO: WOXX

zufällig gehört der erste so „betankte“ Bus zur Flotte von Sales-Lentz: Das private luxemburgische Busunternehmen war schon 2009 als Pionier aufgetreten und hatte weltweit als erster Kunde Volvo Hybridbusse der ersten Generation geordert. Nach Informationen von Volvo wird Sales-Lentz auch der erste Käufer der dann serienmäßig hergestellten vollelektrisch betriebenen Volvo-Busse sein – als Liefertermin gilt Mai 2017.

Auch die Stadt Luxemburg hatte vor einiger Zeit angekündigt, ihre 129 in Betrieb befindlichen Busse sukzessive zu dekarbonisieren. Derzeit sind 23 klassische Hybridbusse in Betrieb, im Laufe des Jahres 2017 sollen dann dreizehn schnellladefähige Plug-In-Hybridbusse hinzukommen, die bis zu drei Viertel ihrer Fahrzeit vollelektrisch bestreiten können. Auch vollelektrische Busse stehen im nächsten Jahr auf der Bestellliste der Hauptstadt, doch wirken die hohen Einkaufspreise und die beschränkte Reichweite vorläufig noch ein wenig abschreckend. Das Schnellladesystem, sollte es sich im Alltagsbetrieb bewähren, dürfte aber zumindest die letztgenannte Einschränkung entschärfen.

Auf Landesebene wird die Elektrifizierung der Flotte wohl noch etwas längere Zeit in Anspruch nehmen. Von den 900 Privatbussen, die das Land auf den RGTR-Linien durchkreuzen, sind nur eine Handvoll Hybridfahrzeuge. Die TICE-Linien im Süden des Landes setzen derzeit noch eher auf Erdgas, mit dem etwa die Hälfte

der über 120 Fahrzeuge der Flotte betrieben wird. Die rund 60 CFL-Busse sind mit traditionellen Dieselaggregaten ausgestattet.

2017 könnte also so etwas wie ein Schicksalsjahr für den öffentlichen Transport in Luxemburg werden: Mit der für das „zweite Semester“ – so die offizielle Angabe – geplanten Eröffnung der ersten Teilstrecke der Tram, die vom Kino-Komplex auf Kirchberg bis zur neuen CFL-Haltestelle „Pont Rouge“ führt, erlangen so fristgerecht eine Reihe von technischen Neuerungen Marktreife, die in eine karbonfreie(re) Zukunft weisen.

Sollte das von mancher Seite kritisierte Konzept einer als Rückgrat gedachten Trambahn, die von Zubringerbussen bedient wird, tatsächlich so funktionieren, wie es sich das Transportministerium vorstellt, bliebe noch ein großes Problem zu lösen: Es müssten wesentlich mehr Menschen auf den öffentlichen Transport umsteigen.

Eine vergangene Woche von der Stadt Luxemburg vorgestellte Umfrage brachte in diesem Punkt eine gewisse Ernüchterung: Auf dem Stadtgebiet bleibt das Privatauto für eine große Mehrheit das Transportmittel Nummer eins. Als größte ÖPNV-Muffel erwiesen sich ausgerechnet die EinwohnerInnen der Randgemeinden.

Im April und Mai 2016 hatte TNS-Ilres mehr als 2.200 in Luxemburg lebende Personen zu ihren Transportgewohnheiten befragt. Zusätzlich wurden noch 146 „frontaliers“ in die Erhebung einbezogen. Dabei ergab sich

bei der letztgenannten Gruppe mit 27 Prozent (wobei dieser Wert wegen der geringen Größe der Stichprobe mit Vorsicht zu genießen ist) der höchste Modalsplittwert in Richtung Nutzung des öffentlichen Verkehrs. Umgekehrt bedeutet dies, dass immer noch 73 Prozent der befragten GrenzgängerInnen mit dem Auto zu ihrem Arbeitsplatz in der Hauptstadt fahren. Bei den EinwohnerInnen der Hauptstadt sinkt der Wert auf 19 Prozent und bei den übrigen, sofern sie nicht in der sogenannten „Couronne“ um die Hauptstadt leben, auf 15 Prozent.

Randgemeinden setzen auf's Auto

Am niedrigsten aber ist der Wert, wie erwähnt, im direkten Umland der Hauptstadt: Dort kommen nur 12 Prozent der Einwohner regelmäßig ohne Auto in die Stadt. Eine kleine Indiz dafür, dass eine gute ÖPNV-Infrastruktur den Verzicht auf das Auto erleichtert, ergibt sich aus der Fahrtrichtung der „Couronne“-BewohnerInnen: Aus dem Norden (18 Prozent) und aus dem Westen (20 Prozent) nehmen wesentlich mehr Personen öffentliche Verkehrsmittel in Anspruch als aus dem Süden (8 Prozent) oder dem Osten (nur 4 Prozent)!

Bürgermeisterin Lydie Polfer machte bei der Vorstellung der Ergebnisse keinen Hehl aus ihrer Enttäuschung, dass ausgerechnet die Randgemeinden wesentlich zu den Verkehrsproblemen in der Hauptstadt beitragen. Es sind aber nicht nur die

BerufspendlerInnen, die zu dem hohen Anteil an Autofahrten beitragen: Kinder in den Hort oder zur Schule bringen, der Familie oder Freunden einen Besuch abstatten, einkaufen – all das geschieht so gut wie immer mit dem Auto. Und sogar wenn zu den öffentlichen Verkehrsmitteln auch die „mobilité douce“ – also das Zufußgehen, bei Strecken die über 500 Meter getragen, und das Radfahren – hinzugerechnet wird, bleibt das Auto mit 74 Prozent das begehrteste Haupt-Transportmittel.

Insofern dürfte die Einweihung der Schnellladesation gerade in Bertrange am Dienstag tatsächlich einen gewissen Symbolcharakter haben: Lange Zeit waren die Randgemeinden der Stadt nicht richtig in das Busnetz der Stadt einbezogen. Die noch jungen Tangentiallinien sind eine erste Antwort, doch werden sie richtigen Sinn wohl erst in der Kombination mit der Tram als schnellem Zubringer in die Innenstadt ergeben.

Noch stehen die NutzerInnen dieser Linien allzu oft im Stau und müssen unverschuldet die Unvernunft der Automehrheit ausbaden. In Zukunft werden sie es wenigstens mit noch besserem Gewissen tun können, denn dann sind ihre Bewegungen in der Stadt und ins Umland so gut wie karbonfrei.

POLITIK

FRED KEUP

Der Biedermann

David Angel

Er ist im Zuge der Referendumsdebatten von 2015 zum Gesicht des Nein-Lagers avanciert und will auch in Zukunft eine Rolle in der luxemburgischen Politik spielen: Fred Keup.

Da sitzt er also: Fred Keup, Gesicht der „Nein“-Bewegung im Vorfeld des Referendums von Juni 2015, Schreckgespenst der fortschrittlichen Kreise Luxemburgs und, glaubt man seinem Umfeld, Stimme der Nation. Freundlich wirkt er, zurückhaltend, fast sogar ein wenig schüchtern. Sein sorgfältig gegeltes Haar, seine beigefarbene Hose und sein hellblaues Hemd verstärken noch den Eindruck, es mit einem überaus durchschnittlichen Menschen zu tun zu haben. Seine Höflichkeit wirkt dennoch nicht gekünstelt, seine Sätze sind bedacht, beim Reden kommt er oft ins Stocken.

Ich habe Fred Keup zum ersten Mal im Mai 2015 getroffen, zur Zeit der Debatten um das „Ausländerwahlrecht“. Damals hatte ich einem der Informationsabende zum Thema in Redingen beigewohnt. Als ich ankam, stand Keup vor der Tür und verteilte Flugblätter für seine Initiative „Nee2015“. Er war nicht eingeladen worden, konnte also den Standpunkt des Nein-Lagers nicht selbst vertreten. Stattdessen trug Laura Zuccoli, Präsidentin der Asti, eine Auswahl an Argumenten der Ausländerwahlrechts-GegnerInnen vor - und entkräftete sie gleich. Fred Keup saß im Publikum, beschwerte sich darüber, seinen Standpunkt nicht offiziell vortragen zu dürfen. Irgendwann musste er das Mikrofon abgeben.

Kurz vor dem Referendum erklärte Keup dem „Luxemburger Wort“, seine politische Karriere werde nach dem 7. Juni vorerst beendet sein. Doch schon kurz danach hieß es, die Initiative „Nee2015“ werde sich in „Wee2050“ umbenennen und zu einer Art „Denkfabrik“ werden. Der führende Kopf der Nein-Kampagne blieb auch weiterhin an der Spitze der Gruppierung - bis heute.

„Luxemburg ist kein multikulturelles Land.“

Als ich Keup nun zum zweiten Mal treffe, spreche ich ihn sofort darauf an: Hatte er nicht angekündigt, sich erst einmal auf sein Privatleben konzentrieren zu wollen? Das habe er, ja, gesteht er ohne Umschweife ein. Für „Nee2015“ sei aber soviel Zuspruch aus der Bevölkerung gekommen, dass man sich zum Weitermachen entschlossen habe. „Wir haben uns dann lange überlegt, was die Leute eigentlich beschäftigt“, sagt Keup. „Zwei Pisten haben sich daraus ergeben: die Sprachen- und die Wachstumsfrage.“

Also hat er entschieden, weiterzumachen. Er, der Geografie- und Staatskunde-Lehrer am Escher Lycée technique, gebürtig aus Kehlen, wohnhaft in Mamer, verheiratet mit einer Luxemburgerin italienischer Abstammung, Vater zweier Kinder. Seit vielen Jahren treuer Fan der luxemburgischen Nationalmannschaft, seit zwei Jahren Präsident des FC Kehlen, selbst ein „eher mittelmäßiger Fußballspieler“ wie er bekennt. Früher

für kurze Zeit, auch wenn ihm das heute eher peinlich ist, Besitzer einer Mitgliedskarte bei „déli Lénk“, einer „Sympathisantenkarte“, wie er präzisiert. War in der Partei - mit der er ohnehin ideologisch nicht harmonierte und die ihm zu dogmatisch und zu wenig aufgeschlossen für andere Ideen ist - aber „nie aktiv“, betont er. Nun hat er beschlossen, doch noch eine Rolle in der politischen Debatte zu spielen. Er will die „einfachen Leute“ vertreten, die Durchschnittsluxemburger, die „politische Mitte“.

„Mir sinn déi politesch Mëtt“, behauptet „Wee2050“ von sich selber. Wer genau außer Keup noch hinter der „Denkfabrik“ steckt, ist schwer herauszufinden. Ein, zwei Namen kursieren, doch die Gruppe gibt sich eher diskret. Eigentlich hatte ich Fred Keup gefragt, ob ich bei einem Treffen von „Wee2050“ anwesend sein könnte, doch der hatte dankend abgelehnt. Man wolle unter sich bleiben, im vertraulichen Rahmen, da sei das eher unpassend. Die meisten der rund zehn aktiven Mitglieder des „harten Kerns“ wollten nicht im Rampenlicht stehen, erklärt er mir bei unserem Treffen. Es sei nicht einfach, es gebe offene Anfeindungen, und ohnehin werde man generell in die rechte Ecke gedrückt. Anfeindungen habe er selbst auch erfahren, vor allem online, vor allem in den sozialen Netzwerken. Aber der Zuspruch, den er ebenfalls erhalte, mache das wett.

Wie er sich denn selber politisch einordne, will ich von ihm wissen. „Wie die meisten Leute“, antwortet er ohne Umschweife, „in verschiedenen Fragen sozial und in anderen eher

konservativ“. Sein politischer Einsatz sei auch als Reaktion auf die forcierte Modernisierungspolitik der blau-rot-grünen Dreierkoalition zu verstehen. „Die Leute wollen das nicht“, bekräftigt er. Als identitär oder rechtspopulistisch will er seine politische Ausrichtung aber nicht bezeichnen.

Mich interessiert, was das „Gesicht der Nein-Bewegung“ vom vergangenen Jahr zu Fragen der Immigration und der Aufnahme von Flüchtlingen zu sagen hat - auch weil sich „Wee2050“ zur Flüchtlingsthematik beispielsweise so gut wie nie äußert. Bei meinen Vorrecherchen bin ich auf Keups Facebook-Profil auf ein Video des französischen Präsidentschaftskandidaten Fillon gestoßen, dessen Titel „La France n'a pas vocation à être multiculturelle“ lautet. Darauf spreche ich ihn an.

„Die Leute, die hier herkommen, kommen eigentlich aus ganz ähnlichen Kulturräumen.“

„Zum Multikulturalismus gehört, dass auf einem Territorium verschiedene Kulturen sozusagen nebeneinander existieren“, holt mein Gesprächspartner aus. „Multikulti ist nichts anderes als Parallelgesellschaften, bei denen die Menschen nebeneinander her- anstatt miteinander leben.“ Deswegen lehne er das Modell ab. Das Gegenteil von Multikulti sei letztendlich Integration - und mit Integration

Gesicht der Nein-Bewegung,
Geografielehrer, Fußballfan:
Fred Keup, 1980 geboren,
ist Vater zweier Kinder und
lebt in Mamer.

als Modell habe man in Luxemburg im Laufe seiner Geschichte stets gute Erfahrungen gemacht. „Luxemburg ist in meinen Augen in diesem Sinne kein multikulturelles Land“, erklärt mir Fred Keup. „Die Leute, die hier herkommen, kommen eigentlich aus ganz ähnlichen Kulturräumen. Die Unterschiede zwischen einem Luxemburger, einem Portugiesen und einem Deutschen sind nicht sehr groß.“

Ich werfe ein, dass mit der sogenannten Flüchtlingskrise auch vermehrt Menschen aus islamisch geprägten Ländern nach Luxemburg kommen, und will von meinem Gegenüber wissen, ob ihm das Angst für die Zukunft macht. Er sehe da im Moment auf Luxemburg keine Probleme zukommen, auch deshalb, weil die Zahlen der ankommenden „Flüchtlinge, nein Migranten“ aus Syrien und Irak doch recht überschaubar seien. Trotzdem wisse er nicht, wie „wir das hinbekommen sollen, viele solcher Leute hier aufzunehmen“, schiebt Keup dann doch noch nach. „Wir haben ein riesiges Wohnungsproblem hier in Luxemburg, wir haben gar nicht die Mittel dazu.“ Schon jetzt merke man, dass das Land infrastrukturell überfordert ist. Er druckst herum. „In meinen Augen ist es nicht möglich, mehr zu tun ...“ fügt er, fast beschämt, hinzu.

„Wie sieht Luxemburg im Jahr 2050 idealerweise aus?“, frage ich den Sprecher einer Organisation, die sich immerhin „Wee2050“ nennt. „Der Weg ist das Ziel“ antwortet er zuerst ausweichend, um dann doch noch etwas konkreter zu werden. „Es muss langsamer vorgehen, man

darf die Leute nicht zu sehr brüskieren - nicht so, wie es die Regierung gerade macht, die mit sehr starken Veränderungen eingreift.“ Dass es mehr Einwohner gibt, dass die Situation sich ändert, dass Luxemburg internationaler wird, all das sei für ihn in Ordnung - man müsse bloß darauf achten, die Menschen, die hier leben, „mit ins Boot zu nehmen“ und nicht über ihre Köpfe hinweg zu regieren.

Ich versuche, das Gespräch auf die Sprachthematik zu lenken, die ja gewissermaßen das Herz der politischen Aktivität von „Wee2050“ darstellt. Er sei ein Anhänger der Mehrsprachigkeit, erklärt Keup. Aber einer wirklichen Mehrsprachigkeit - im Gegensatz zum aktuellen Modell, bei dem die französische Sprache eine führende Rolle einnimmt. Ich frage Keup, wie er es denn bewerkstelligen will, das Luxemburgische als Haupt-Umgangssprache zu etablieren. „Wir haben hier ein Mittel, das sich seit Jahrzehnten bewährt hat: die Schule. Unser Schulsystem ist ausschlaggebend für die Integration, die Sprache und überhaupt den sozialen Zusammenhalt.“ Deswegen gelte es, „unsere Schule, so wie sie ist“ zu bewahren.

Die Sprachensituation in der Schule stelle aber sowohl für luxemburgischsprachige als auch für andere Kinder ein Problem dar, werfe ich ein. „Die Situation ist doch schon seit fünfzig Jahren so, dass viele luxemburgische Kinder wegen des Französischen Schwierigkeiten in der Schule hatten“, erwidert mir mein Gesprächspartner. „Das hat aber niemanden interessiert, das waren ja nur

die Arbeiterkinder. Danach waren's die portugiesischen Schüler, die Probleme hatten, aber auch die waren nur Arbeiterkinder.“ Das ganze Problem rühre eigentlich daher, dass sich die ausländische „Klientel“ verändert habe. Die Ausländer, die jetzt nach Luxemburg kommen, - „vor allem Franzosen“ - hätten Mittel und Einfluss, um ihre Forderungen geltend zu machen. „Die stellen Ansprüche, sagen, man könne es ihren Kindern nicht zumuten, hier Luxemburgisch oder Deutsch zu lernen.“

„Es muss langsamer vorgehen, man darf die Leute nicht zu sehr brüskieren.“

Fred Keup blickt auf die Uhr, er muss sich gleich wieder auf den Weg zu seiner Arbeit nach Esch machen. Ich versuche - mit mäßigem Erfolg - aus ihm herauszukitzeln, wie denn seine Pläne, bzw. die von „Wee2050“, bezüglich der Wahlen von 2017 und 2018 aussehen: Es gebe Überlegungen

in alle Richtungen, allerdings wolle man sich zur Zeit noch nicht festlegen. Eines sei sicher: man werde versuchen, Einfluss auf die öffentliche Debatte zu nehmen und für „Wee2050“ zentrale Themen wie Sprache und Wachstum in den Mittelpunkt zu rücken. „Das sind die Themen, die die Leute interessieren.“ Schon jetzt habe er das Gefühl, dass man verschiedene Debatten wenn auch vielleicht nicht anstoße, so doch sicherlich fördere.

Dann macht sich Keup auf den Weg. Es bleibt der Eindruck, es mit einem überaus durchschnittlichen Menschen zu tun zu haben. Mit einer Person, die eigentlich eher durch Zufall ins Rampenlicht geraten ist - und dann Gefallen daran an gefunden hat. Er versteht sich als „Stimme des kleinen Mannes“, als Sprachrohr derer, für die alles am Besten beim Alten bliebe, blickt mit Nostalgie zurück und mit Besorgnis nach vorn. Dass einiges in seinem Weltbild dabei widersprüchlich ist, ist für ihn zweitrangig - schließlich vertritt, nein, verkörpert er den „sens commun“, das, was „die Leute“ denken. Oder das, was er dafür hält.



FOTO: WOXX

Die Welt ist nicht genug

„Auswandern – aus der Welt!“, ist die spontane Reaktion nicht weniger Menschen auf Brexit, Trump, Fillon / Le Pen. Steht es wirklich so schlimm? Die woxx-Redaktion fragt sich zu Weihnachten, wo man das Grauen überhaupt noch hinter sich lassen kann.

Back to Utopia

(rw) - Kennst du das Land, wo die Demokratie blüht? Die Verfasserin dieser Zeilen nicht. Deshalb gilt: statt auf der Suche nach dem besseren Leben geografisch auszuschwärmen, besser mal wieder auf die Zukunft setzen. Zugegeben, auch die Utopie ist nicht mehr, was sie mal war. Saint Simon wurde längst als Antisemit entlarvt, und im 20. Jahrhundert verkehrte sich das Konzept der Utopie – unter Miesmachern wie Aldous Huxley oder George Orwell – zunehmend zur Dystopie. Falsch wäre es auch, wie es in intellektuellen Kreisen geschieht, Analogien zwischen unserer Zeit und der Hoch-Epoche der Diktaturen, nämlich den Zwischenkriegsjahren, zu ziehen. Denn die Zukunft leuchtet unerkannt vor uns, während wir uns vom politischen Elend des beginnenden 21. Jahrhunderts beeindrucken lassen. Ergeben nicht neue Studien, dass schon die kommende Generation weit weniger mit solchen Tendenzen am Hut hat, und stattdessen auf Pragmatismus und gutes Zusammenleben setzt? „Geduld ist die Tugend der Revolutionäre!“, sagte bereits Rosa Luxemburg. Wie wäre es beim Warten auf eine bessere Welt mit etwas Lektüre: etwa Heinleins „Der rote Planet“, Tourniers „Vendredi ou les limbes du Pacifique“ oder Robinsons „Mars Trilogy“?

Mach's wie Étienne!

(da) - Die Welt brennt: Krieg, Klimawandel, religiöser Terror – und von Moskau bis Washington autoritäre Möchtegern-Diktatoren an der Macht. Das verheißt nichts Gutes, doch wo soll man als Linker hin, wenn's erst mal zu spät ist? Venezuela kollabiert, Kuba wird sich wohl bald der große Bruder einverleiben und Nordkorea ist auch nicht so der Renner. Da bleibt eigentlich nur noch eine Hoffnung: Étienne Schneider. Denn dank Space Mining werden wohl schon bald die ersten Space Shuttles vom Niklosbiert starten, um Rohstoffe auf fernen Planeten abzubauen. Dort lauert unerkanntes Potenzial: Vielleicht finden wir in den geknechteten Alien-Völkern genau das revolutionäre Subjekt, das uns hier auf Erden irgendwie abhandengekommen ist... Und ist der erste Planet befreit, geht der Rest ganz wie von selbst – notfalls gibt's halt nur Sozialismus auf einem Planeten. Und irgendwann, ja irgendwann, kehren wir per Raumschiff auf Mutter-Erde zurück und jagen die ganzen Trumps und Putins und Erdogans in die Umlaufbahn! In diesem Sinne: frohe Feiertage und es lebe der Star-Trek-Kommunismus!

Balkon-Asyl

(rg) - In einer der ersten GrängeSpoun-Ausgaben gab ein Luxemburger Entwicklungshelfer an, Nicaragua sei das Land, wo die Armut am gerechtesten verteilt sei. Nicaragua stand damals nicht zuletzt für die Hoffnung, die Errungenschaften einer von der Bevölkerung getragenen Revolution auch mittels demokratischer Wahlen weiterzuentwickeln. Dieser Traum ist leider schon lange geplatzt. Zwar ist einer der Revolutionshelden von einst längst wieder an der Macht, hat er sich doch mit der katholischen Kirche arrangiert: Das von ihm erlassene Abtreibungsgesetz ist so reaktionär, dass die polnische Rechte davon nur träumen kann. Nicaragua fällt also aus. Und auch Kuba steht nicht mehr zur Verfügung. Nicht etwa, weil Fidel nicht mehr da ist; das war ja vorauszusehen. Aber langsam normalisiert sich der ökologische „footprint“ der Karibikinsel: Vor zehn Jahren noch ließ Kuba staunen, weil seine Bevölkerung als besonders gesund und langlebig und – nach eigenem Bekunden – auch als besonders glücklich galt, dafür aber mit den geringsten Carbon-Verbrauch pro Kopf auswies. Doch der Reiz des überbordenden Konsums ist nur wenige Kilometer entfernt, und die zaghafte Öffnung der Comandantes wird den Druck auf die Insel, sich den Lockungen der Warenwelt zu ergeben, eher noch erhöhen. Sogar die Sonne dient nicht mehr als Argument, Luxemburg den Rücken zu kehren, sucht sie sich doch selbst mitten im Dezember ihren Weg durch die graue Wolkendecke. Und so lässt es sich bisweilen auf dem Balkon mit Südlage – zugegeben: den hat nicht jeder – doch recht gut und unbeschwert leben.

Ab in die Mine

(lc) - Die Welt brennt, die Funken schlagen auch in unsere ruhigen Gefilde über. Doch wohin fliehen wenn das Böse - welches auch immer - quasi vor der Tür steht? Statt irgendwelche exotischen Gegenden anzupeilen, in denen die Sicherheit auch nicht immer garantiert ist, wäre es besser, sich an der Vergangenheit zu orientieren. So bin ich schon seit Monaten Dauerbesucher im „Musée des Mines“ in Rümelingen, um mir dort tief unter der Erde heimlich ein beschauliches Plätzchen anzulegen. Tausende Luxemburger während des Zweiten Weltkriegs können so falsch nicht gelegen haben. Doch anstatt auf meine Mitmenschen über Tage zu zählen, werde ich - ganz Mensch des 21. Jahrhunderts - ein Selbstversorger sein. Nachwachsende natürliche Ressourcen wie Pilze gibt es dort genug, und auch das Stromproblem ist dank eines unterirdischen Wasserfalls gelöst. Eine Filteranlage, um sauberes Trinkwasser zu produzieren, ist ebenfalls in Bau. Zu meiner Unterhaltung habe ich ein Sofa, eine Bibliothek und eine Spielkonsole samt Fernseher dort versteckt. Fehlt nur noch das Internet, und dann heißt es tschüss, schnöder Planet, ich bin dann mal weg ...

Aspects of the Downhill Slide

(tofu) - Nicht nur die AutorInnen der hier versammelten Beiträge scheinen sich einig zu sein, dass wir uns derzeit auf einer rasanten Talfahrt befinden. Doch das muss nicht unbedingt ein Grund zum Jammern sein: Von den ersten „modernen“ Skateboardern Anfang der 1970er kann man lernen, dass eine Talfahrt ziemlich viel Spaß machen kann. Pioniere dieser Idee: die Leute vom Zephyr-Team aus Kalifornien. Während andere vom Niedergang faselten, bauten sie sich ihren kollektiven Spielplatz inmitten der Relikte der bürgerlichen Gesellschaft auf. Ob Wellenreiten zwischen den verfallenen Ruinen des Pacific-Ocean-Vergnügungsparks in Venice Beach oder Skaten in den ausgetrockneten Pools der verlassenen Sommervillen von Santa Monica - die Kids von Zephyr wussten, wie man es krachen lässt. Defätistisch? Keine Spur! Peggy Oki etwa, Tochter von aus Japan eingewanderten Hiroshima-Überlebenden und bekannteste Frau im blöderweise auch „Z-Boys“ genannten Team, gründete vor mehr als zehn Jahren das „Origami Whales Project“, um gegen Walfang zu protestieren. Beruflich lehrt sie Kunst am Santa Barbara City College. Auf dem Campus bewegt sich die Sechzigjährige natürlich vorwiegend auf dem Skateboard fort. Klingt so, als sollte man sich dort für ein Studium einschreiben.

1917

(lm) - Ein Exilland? Gewiss, es gibt Orte, die bisher verschont geblieben sind. Luxemburg ist einer davon. Doch ob irgendwo die fortschrittlichen Kräfte ein längst überfälliges Zeichen setzen könnten, dass es Alternativen zu Kapitalismus und Gruppenidentität gibt - unwahrscheinlich. Und auf Dauer wird kein Land, keine Insel sich den Folgen der internationalen

Entwicklung entziehen können: Krise von Wirtschaft und Handel, Umweltkatastrophen, Zusammenbruch der Friedensordnung in und zwischen den Staaten. Erst nach dem Fiasko der rechten Ideologien wird sich die Menschheit wieder auf linke Werte besinnen. Das gab es schon einmal, in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts, insbesondere im Anschluss an die Tragödie des Ersten Weltkriegs. Und weil ich mir den Dritten noch schlimmer vorstelle, möchte ich lieber beim Jahr 1917 um Asyl ersuchen. Mit der Hoffnung, dass es die Menschheit in einer alternativen Realität schafft, diese Chance zu nutzen. Vielleicht ist es ja keine Fatalität, dass immer neue soziale Krisen in die Suche nach neuen Identitäten münden (Marsch auf Rom 1922)? Und dass sozialistische Revolutionen nach der „Herrschaft der Bourgeoisie“ auch Freiheit und Demokratie hinter sich lassen (Kronstadt 1921)? Da sich die woxx im kommenden Jahr mit „1917 und den Folgen“ befassen wird, kann ich ja vielleicht ein paar Korrespondentenberichte aus der alternativen Vergangenheit beisteuern.



ARBEITSZEITVERKÜRZUNG

Kurs auf die Dreißigstundenwoche?

Renée Wagener

Statt einer generellen Reduzierung der Wochenarbeitszeit, wie sie in den 1980er-Jahren gefordert wurde, haben sich in Europa vor allem Flexibilisierungs- und Teilzeitmodelle durchgesetzt. Doch mit der angekündigten Dimension der Digitalisierung stellt sich die Frage neu - auch in Luxemburg.

11. November 1918, Esch-Alzette. In zwei Wirtschaften halten Sozialistische Partei und Berg- und Hüttenarbeiterverband große Versammlungen ab. Am Tag des Waffenstillstands in Europa formulieren sie ein radikales Reformprogramm, in dem neben der Ablösung der Luxemburger Monarchie durch eine „Volksrepublik“ die Einführung des allgemeinen Wahlrechts, die Verstaatlichung der Eisenbahnen und der Eisenindustrie gefordert werden. Und: „Eine Forderung, wo wir mit allem Nachdruck eintreten, ist der Achtstundentag und ein 36stündiger wöchentlicher Ruhetag, sowohl für den Arbeiter als für den Beamten, ohne Ausnahme.“ Einen Monat später, am 14. Dezember, führt die Regierung per Notstandsbeschluss den Achtstundentag ein. Damit wird in Luxemburg, wie auch in anderen europäischen Ländern, zugleich ein normativer Rahmen für Lohnarbeitszeit geschaffen - bis dahin waren weit längere Arbeitstage gängig. Die Gewerkschaften setzen danach in mehreren Etappen auch den freien

Samstag durch. 1970 kommt unter einer CSV-DP-Regierung die gesetzliche Vierzigstundenwoche.

1918 befanden sich die Gewerkschaften am längeren Hebel: Kurz nach dem Ersten Weltkrieg zwang die explosive soziale Lage die Regierung zum Handeln. Ende der 1960er-Jahre waren sie ebenfalls in einer Position der Stärke: Luxemburg befand sich noch in einer Phase von Wirtschaftswachstum und Vollbeschäftigung. Zu beiden Zeiten argumentierten die Gewerkschaften angesichts einer zahlenmäßig starken Industriearbeiterschaft vor allem mit der Gesundheit der Werktätigen. Daneben auch mit der für die Erledigung von Familienpflichten, für kulturelle Aktivitäten und Weiterbildung nötigen Freizeit. Neu war im Gesetzesprojekt von 1970 dagegen das Argument, die Verwirklichung der 40-Stundenwoche finde ihre wesentliche wirtschaftliche Berechtigung „dans les progrès de la productivité dus à l'introduction des techniques de la mécanisation et de l'automatisation dans nos structures de production“. Von 1955 bis 1967, so hieß es, habe sich die Bruttowertschöpfung pro Kopf und Jahr von 181.000 auf 278.000 LUF erhöht.

„Progrès de la productivité“

1975 kam die allgemeine Einführung der fünften Urlaubswoche hinzu. Vor allem in der Linken setz-

te man aber angesichts der sich verstärkenden Arbeitslosigkeit auf eine weitere Arbeitszeitverkürzung, um eine gerechtere gesellschaftliche Verteilung zu erreichen. Und zwar einerseits der Arbeit - zwischen Überstunden schiebenden Beschäftigten und Arbeitslosen - und andererseits des von den Beschäftigten hervorbrachten Reichtums. FeministInnen, die das klassische Rollenmodell des männlichen Ernährers und der weiblichen Hausfrau kritisierten, erhofften sich zudem von der Einführung des Sechs-Stundentags eine gerechtere Aufteilung zwischen Erwerbs- und Familienarbeit.

Mit der Krisenstimmung in den 1980er-Jahren kam es jedoch in Luxemburg zu einem legislativen Stillstand, der bis heute andauert. Reformen gab es seit den 1990er-Jahren lediglich auf der Ebene von Teilzeitarbeit und Flexibilisierung der Arbeitszeit. In Frankreich dagegen wagte man in den 1990er-Jahren mit der „Réduction du temps de travail“ (RTT) den Eintritt in eine generelle 35-Stundenwoche. Je nach Betrieb konnten die Arbeitstage entsprechend gekürzt und/oder Urlaubstage angespart werden. Man erhoffte sich davon die Schaffung von 700.000 neuen Arbeitsplätzen, realisiert wurde nach heutigen Analysen eher die Hälfte. Manche möchten der RTT sogar jeden Erfolg absprechen. Jedoch wurden die Bestimmungen, besonders die Überstun-

denregelungen betreffend, derart verwässert, dass der Geist des Gesetzes sich mittlerweile fast verflüchtigt hat. Dieser Meinung ist jedenfalls Jean-Claude Reding, Präsident der Arbeitskammer. Von anderen Ländern werde dagegen, so Reding, wenig geredet: In Deutschland zum Beispiel, wo die Gewerkschaften große Kollektivverträge durchgeboxt hätten, liege die Regelarbeitszeit nah an der französischen, gesetzlich geregelten. Und in Schweden würden gegenwärtig Modelle einer Dreißigstundenwoche getestet.

Mehr Lohn oder mehr Zeit?

Der Eisenbahnerverband FNCTF mobilisierte in den 1980er-Jahren besonders offensiv für die Einführung einer 35-Stundenwoche. Doch, bedauert ihr Präsident Jean-Claude Thümmel: „Heute sind die Menschen weit weniger für eine Arbeitszeitverkürzung zu begeistern.“ Für seine Gewerkschaft stehe die Forderung aber weiterhin auf der Agenda. Neben der Qualität des Arbeitsplatzes geht es für ihn darum, „dass die Menschen ihr Leben und ihre Familie, ihre Freizeit und ihre Gesundheit in Gleichklang mit der Arbeit bringen können. Unser Prinzip ist es, bei Verhandlungen stets sowohl quantitative als qualitative Forderungen einzubringen.“

Die Priorität der Beschäftigten selbst liege jedoch, so Nico Clement,

Zunächst sahen die Gewerkschaften in der Arbeitszeitverkürzung vor allem ein Mittel, die Gesundheit des männlichen Arbeiters zu erhöhen und die Arbeitslosigkeit zu bekämpfen – das klassische Rollenmodell wurde nicht in Frage gestellt.



QUELLE: CGT, 1912, COLLECTION PHOTO THÉQUE IHS-CGT, ILLU 5, 12: WWW.ARBEITSZEITVERKÜRZUNG-JETZT.DE

Vorstandsmitglied des OGBL, meist auf dem Lohn, was ein Indiz dafür sei, dass es ein Problem bei der Lohnentwicklung gibt. Nach Jean-Claude Reding, der gegenüber der woxx aber betont, dass es sich dabei um seine persönliche Einschätzung handelt, zeigen sich hier jedoch auch individuelle Vorstellungen von Lebensqualität. Zudem impliziere Arbeitszeitverkürzung neue Arbeitszeitmodelle und variable Arbeitszeiten. „Das wird vielleicht anfangs begrüßt, bedeutet aber auch für die Beschäftigten Umstellungen.“ Zudem verstärke sich bei vielen Beschäftigten angesichts von Arbeitslosigkeit und Prekarität wohl das Gefühl, dass es riskant sei, am Arbeitsplatz weniger präsent zu sein.

Wenn also auch für viele an erster Stelle der Lohn steht, so gibt es doch auch bei der Verkürzung der Arbeitszeit noch unterschiedliche Prioritäten. Allgemein wird von den Gewerkschaften eher die sechste Urlaubswoche gefordert. Eine gesetzlich eingeführte sechste Urlaubswoche würde erst einmal den Arbeitssektoren ohne Kollektivverträge, vor allem Handel und Gastronomie, zugutekommen, wo weiterhin nur das legale Minimum gilt. Im öffentlichen Dienst und im parastaatlichen Bahnbetrieb, den Hauptsektoren der FNCTFEL, ist die sechste Urlaubswoche dagegen bereits jetzt Realität, und für den neuen Arbeitssektor Tram will die Gewerkschaft ebenfalls 30 Urlaubstage ver-

langen. Dennoch meint Jean-Claude Thümmel: „Wir würden eine substanzielle Verkürzung der Wochenarbeitszeit vorziehen.“

Nach Meinung von Nora Back, beim OGBL zuständig für den öffentlichen Dienst und den Krankenhaus-Sektor, sind zusätzliche Urlaubstage viel einfacher umzusetzen als eine betriebsorganisatorisch aufwendige Verkürzung der Wochenarbeitszeit. „Das Problem ist: Unser ganzes Arbeitsrecht und unsere ganzen Kollektivverträge sind auf dem Modell des Achtstundentags aufgebaut.“ So zeige sich im Krankenhaussektor, wo es theoretisch bereits eine 38-Stundenwoche gibt, dass nicht die Wochenarbeitszeit gesunken ist, sondern dass die zwei Wochenstunden, die den Beschäftigten – zu über 80 Prozent Frauen und zum größten Teil in unterschiedlichen Formen von Teilzeit – zustehen, über den „Compte épargnetemps“ gesammelt und in Form von Urlaub in Anspruch genommen werden. „Viele finden, dass sie mehr davon haben, wenn sie ihren Urlaub ausdehnen können.“

Schaut man sich die Verhältnisse vor Ort an, so rückt die Dreißigstundenwoche in weite Ferne. Véronique Eyschen, beim OGBL zuständig für den Bankensektor, bedauert, dass dort de facto nicht einmal die gesetzliche 40-Stundenwoche eingehalten wird. „Eigentlich haben wir eher 40 plus“. Zwar komme man, wenn

man die „jours de repos“ umrechnet, die zum gesetzlichen Urlaub hinzukommen, auf eine 38-Stundenwoche. „Doch es werden äußerst viele Überstunden gemacht, die oft nicht als solche angerechnet werden.“ In den gerade lancierten Verhandlungen für einen neuen Kollektivvertrag will das Syndikat „Banken und Versicherungen“ will der OGBL für eine Begrenzung, aber auch für eine angemessene Kompensierung der Überstunden eintreten. „Und am besten durch Freizeit, denn die Konsequenz von massivem Überstundenschieben führt zu Krankheit und Burnout.“

Adieu feministische Utopie

Wenn der Staat sich bislang in Sachen Arbeitszeitverkürzung zurückgehalten hat, so sind bei der Reform des „Plan national pour l'emploi“ (PAN), die soeben votiert wurde und 2017 in Kraft treten soll, zumindest ansatzweise auch mehr Urlaubstage vorgesehen (vgl. auch woxx Nr. 1364 vom 24.3. und 1396 vom 7.11.2016). Im ursprünglichen PAN-Gesetz von 1999 war bereits festgehalten worden, dass bei Kollektivvertragsverhandlungen das Thema Arbeitszeitverkürzung zumindest diskutiert werden muss. Bei der Reform pochten die Arbeitgeber aber auf eine Flexibilisierung der Arbeitszeit, eine generelle Arbeitszeitverkürzung lehnten sie ab. Seine anfängliche Forderung nach einer

sechsten Urlaubswoche hat der OGBL nicht durchsetzen können; herausgekommen ist aber schließlich ein Stufenmodell, bei dem die Länge der Referenzperiode mit einer steigenden Anzahl freier Tage verknüpft ist: Das mögliche Maximum liegt bei jährlichen 3,5 Tagen für eine Referenzperiode von vier Monaten.

Die einstige feministische Utopie, dass mit einer Dreißigstundenwoche Familie und Beruf für beide Elternteile leichter zu vereinbaren seien, ist mit diesen Maßnahmen nicht zu verwirklichen. Stattdessen wählen viele Frauen Teilzeitarbeit. Marc Wagener, Geschäftsführer für wirtschaftliche Angelegenheiten bei der Handelskammer, gibt die Schuld einer Steuerpolitik, die individuell ansetzt und durch steuerliche Anreize einen Partner zur Vollzeit- und den anderen zur Teilzeit-Erwerbstätigkeit oder zur Erwerbslosigkeit anregt. Trenne sich ein Paar, entstehe unter diesen Bedingungen das Risiko von Prekarität. Auch für Nora Back ist klar, dass man allein mit einem Teilzeit-Job kaum über die Runden kommen kann.

In Deutschland hat Arbeitsministerin Andrea Nales dieses Problem in ihrem „Grünbuch Arbeiten 4.0“ behandelt. Nales schlägt als Alternative ein „neues Normalarbeitsverhältnis“ vor, in dem es, über die Frage der Elternschaft hinaus, Beschäftigten ermöglicht wird, „lebensphasenorientierte Arbeitszeitmodelle“

SOZIALES



FeministInnen kritisierten Anfang der 1970er-Jahre das klassische Rollenmodell des männlichen Ernährers und der weiblichen Hausfrau als einen der Pfeiler des Kapitalismus.

zu nutzen. Eine generelle Arbeitszeitverkürzung bringt sie allerdings nicht ins Spiel, ebenso wenig wie der „Deutsche Gewerkschaftsbund“ in seinem Positionspapier „Gute Arbeit 4.0“. Anders dagegen die „Bremer Arbeitszeitinitiative“, die aus Gewerkschafts- und Kirchenkreisen hervorgegangen ist. Sie verlangt eine „kurze Vollzeit für alle, die als neue Normalarbeitszeit etabliert werden soll und eine faire Verteilung der Arbeit mit mehr Zeitwohlstand für die Einzelnen bedeuten würde“. Die Initiative legte 2015 einen Gesetzentwurf vor, der ein Anrecht auf Verkürzung der regulären Arbeitszeit vorsieht, zwar ohne generellen Lohnausgleich, aber kombiniert mit einem nach Einkommen gestaffelten System des Nettolohn- und Beitragsausgleichs zur Sozialversicherung. Die Frage, wer die Arbeitszeitverkürzung zahlen müsste - Staat, Betriebe oder Beschäftigte - wird also hier zu Lasten des Staates beantwortet.

Digitalisierung: Gefahr oder historische Gelegenheit?

Der freundliche Herr von der Energiegesellschaft, der jeden Winter Gas- und Elektrizitätszähler ablesen kommt, meint, er werde wohl nicht mehr oft an der Tür klingeln. „In ein paar Jahren werden neue Zähler installiert, die können den Verbrauch selbst feststellen, da fallen wir weg.“ Auch die Ankündigung der Sparkasse, eine ganze Reihe ihrer Bearbeitungszentren zu automatisieren, passt in den Trend des Arbeitsplatzabbaus durch Digitalisierung. In den USA fahren mittlerweile die ersten fahrerlosen Lastwagen - gerechnet wird mit

einem Verlust von fast vier Millionen Arbeitsplätzen.

Bei der Bahn, stellt Jean-Claude Thümmel von der FNCTFEL fest, sei die Digitalisierung bereits seit längerem im Gange. „Ein modernes digital funktionierendes Stellwerk ersetzt drei oder vier Stellwerke älteren Modells. Trotzdem sind wir bei der Bahn in der vergleichsweise komfortablen Situation, dass wir permanent Eisenbahnerinnen und Eisenbahner einstellen. Digitalisierung führt also nicht unbedingt zu einem Arbeitsplatzverlust.“ Dennoch wünscht sich Thümmel eine Diskussion als Vorbereitung auf größere Einschnitte, die die Digitalisierung möglicherweise mit sich bringt, und wie man sie sozial verträglich gestalten kann. „Das betrifft nicht nur Stellwerke, sondern auch Züge, Zugbegleitung usw.“ Viele Beschäftigte würden der Digitalisierung, zum Beispiel bei der Tele-Heimarbeit, zu unkritisch gegenüber stehen.

Marc Wagener findet, dass die Folgen der Digitalisierung zu düster dargestellt werden: In der Geschichte sei immer wieder ein „Ende der Arbeit“ vorausgesagt worden, gerade auch angesichts von Technologiesprüngen. Sogar Keynes habe 1930 für die nächste Generation eine „technologische Arbeitslosigkeit“ vorausgesagt. Die Wirtschaft sei aber nichts Statisches, sondern befinde sich in einem permanenten Wandel: „Luxemburg ist mit der Entwicklung vom Agrar- zum Industrie- und schließlich zum Dienstleistungsland

dafür ein gutes Beispiel. Natürlich werden Arbeitsplätze wegfallen, aber es werden auch neue hinzukommen. Die große Crux ist aber, dass eine Reihe von Menschen diesen Rhythmus nicht mithalten können und bei diesem Prozess auf der Strecke bleiben, dass die Ungleichheit zunimmt.“ Gegen Arbeitsplatzverluste durch Digitalisierung sei man in Luxemburg aber besser geschützt als in den anderen OCDE-Ländern: „Wir haben den geringsten Anteil an Routine-Arbeiten.“

Wagener bekundet denn auch Skepsis gegenüber dem Funktionieren einer allgemeinen Arbeitszeitverkürzung in Luxemburg. Luxemburg sei, anders als Frankreich oder Deutschland, im Ganzen eine Metropolregion, etwa mit Brüssel oder Frankfurt vergleichbar. „Wir stellen in Zeit von 20 Jahren eine Verdopplung auf 400.000 Arbeitsplätze fest. Es ist jetzt schon die Herausforderung Nummer eins, die vorhandenen Arbeitsplätze zu besetzen.“ Laut dem Wirtschaftsexperten trifft es auch nicht zu, dass die Produktivität zunimmt, die Produktivitätszuwächse gingen laut OCDE sogar zurück. Eine Ansicht, der

den Zeitprobleme im Vordergrund stehen. „Es geht darum, die traditionelle Forderung nach Arbeitszeitverkürzung mit den Herausforderungen der Digitalisierung zu verbinden.“ Wenn die Grenzen zwischen Arbeitszeit und Freizeit verschwimmen, besteht für Reding das Risiko, „dass wir in gewisser Weise zum Akkordsystem zurückkehren: Statt des Zurverfügungstellens von Arbeitszeit kämen wir wieder zum Verkauf von Arbeits-„Stücken“, auch wenn das nun intellektuelle „Stücke“ bzw. Dienstleistungen sind.“

Reding sieht in der Digitalisierung einen organisierten Raub - durch die Verarbeitung von Daten, die als Gratisressource dargestellt werden -, begreift sie aber auch als historischen Moment in der Frage der Arbeitszeit. Mit seinen Gewerkschaftskollegen Clement und Thümmel ist er sich einig: „Es steht eine breitgreifende Herabsetzung der Arbeitszeit an.“ So wäre für Reding, „das schöne Bild einer Ökonomie, die auf Partnerschaft und Zusammenarbeit basiert, auch wirklich zu verwirklichen“. Es fragt sich aber, ob das Thema Arbeit in den aktuellen, breit geführten Diskussionen um die „sharing economy“ einen angemessenen Platz findet. Und obwohl Jeremy Rifkin bereits 2005 das „Ende der Arbeit“ durch die Digitalisierung prophezeite, kommt das Thema in dem von ihm begleiteten rezenten Luxemburger Strategiepapier so gut wie nicht vor.

Quellen:

ANLUX, AE-00681, Bericht der großherzoglichen Gendarmerie vom 11.11.1917.

Projet de loi portant réduction et réglementation de la durée du travail des ouvriers occupés dans les secteurs public et privé de l'économie - No 1450, 2.4.1970.

Les cols blancs menacés par la fin du travail. Le monde, 29.10.2016.

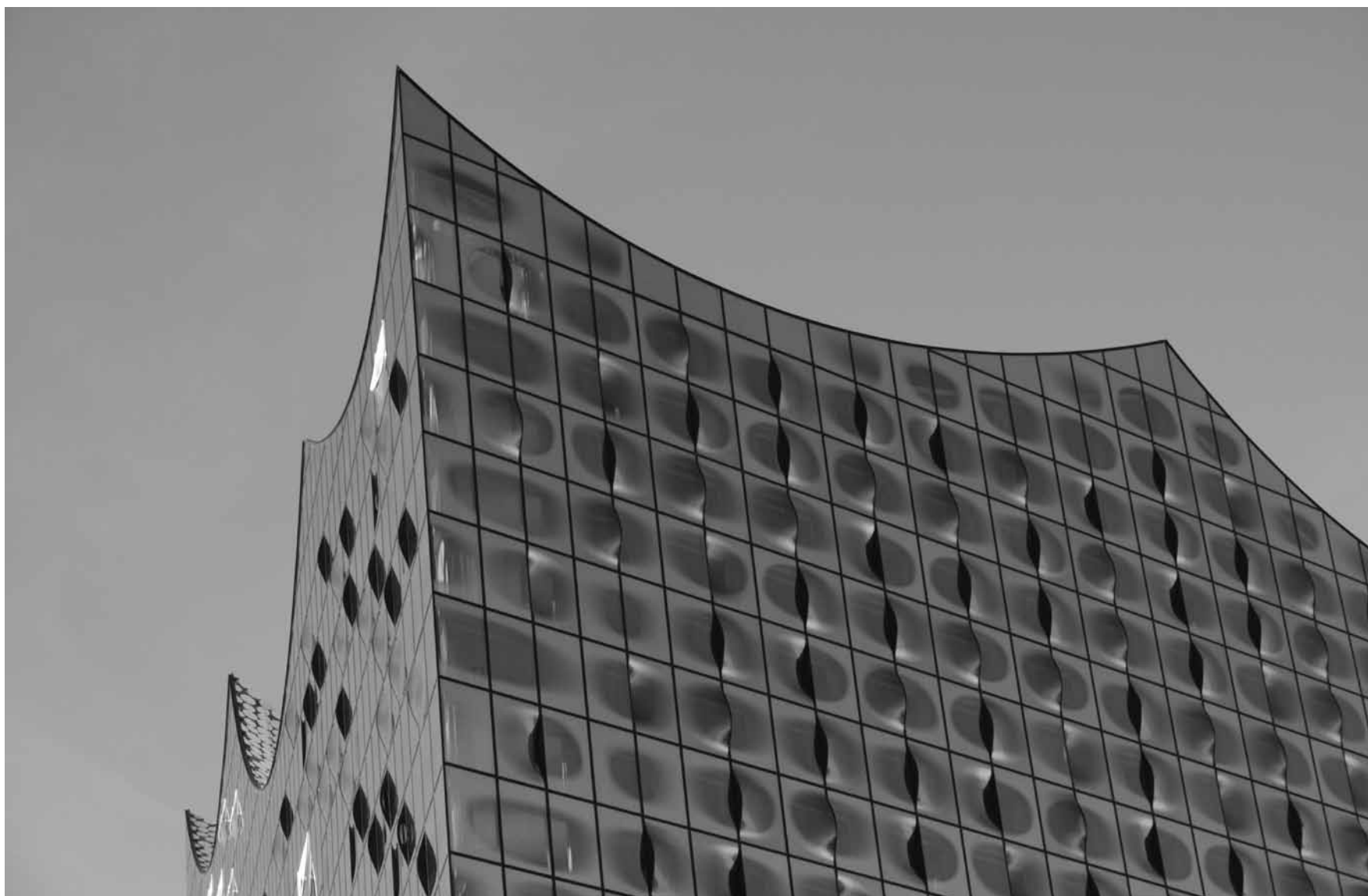
www.bmas.de/DE/Service/Medien/Publikationen/A872-gruenbuch-arbeiten-vier-null.html

www.dgb.de/schwerpunkt/digitalisierung



Nico Clement vom OGBL keineswegs zustimmen mag: „Es ist äußerst komplex, gerade im Dienstleistungsreich, Produktivität zu messen.“

Für Jean-Claude Reding ist sogar eine weitergehende Diskussion darüber erforderlich, „welche Gesellschaft eigentlich gewollt ist“ - auch von Gewerkschaftsseite, wo oft die dringen-



FOTOS: ANDREAS LORENZ-MEYER

ELBPHILHARMONIE IN HAMBURG

Eingegipster Wohlklang

Andreas Lorenz-Meyer

Nach knapp zehn aufregenden Jahren Bauzeit findet am 11. Januar in der Hamburger Elbphilharmonie das Eröffnungskonzert statt. An der Akustik wird bis zuletzt gefeilt.

Würde jetzt draußen auf der Elbe das Schiffshorn eines Ozeanriesen dröhnen, man bekäme hier drinnen nichts davon mit. Der Große Saal ist von zwei Betonschalen umgeben, und zwischen denen sitzen Stahlfederpakete, die jeglichen Hafenkrach daran hindern, in das Herzstück der Elbphilharmonie zu gelangen. Störende Geräusche von außen sind also ausgeschlossen.

Aber natürlich geht es bei einem Konzerthaus wie diesem vor allem um den Schall, der im Raum erzeugt und vom Publikum als Wohlklang wahrgenommen wird. Für diesen ist

der japanische Akustiker Yasuhisa Toyota verantwortlich, der einen Schallreflektor hat einbauen lassen. Wie ein Ufo hängt die Konstruktion unter der 25 Meter hohen, zeltartig sich zuspitzenden Decke des Saals und sorgt dafür, dass sich der Schall nicht in der Spitze verliert. Und dann sind da noch die Wände, die „akustische Relevanz“ haben, wie es Tom Schulz, Pressesprecher der Elbphilharmonie, ausdrückt.

Akustik wie in Epidauros

Alte Konzertsäle haben ja deswegen eine so gute Akustik, weil sie voller Stuckverzierungen, Putten und Leuchter sind. Dinge, die eigentlich ornamentalen Zwecken dienen, dem Schall aber auch jede Menge Gelegenheit bieten, sich zu brechen. Darum

ist der Große Saal mit Gipsfasern verkleidet. Man spricht hier im Haus von der „weißen Haut“. Schulz steht ziemlich weit oben auf der Tribüne vor einem Stück dieser weißen Haut, die mit lauter kleineren und größeren Einbuchtungen versehen ist. „Diese Einbuchtungen reflektieren den Schall in vielerlei Richtungen. Sie verteilen ihn auf möglichst natürliche Weise. Sehen Sie hier: Selbst in den Einbuchtungen ist die Oberfläche nicht glatt, sondern profiliert. Das bringt noch mehr akustische Feindifferenzierung. Und hat Kosten gespart, weil man nicht extra ausfräsen musste. Ein schöner Nebeneffekt.“

Insgesamt 11.000 Gipspaneele kleiden den Saal aus, den gerade ein Kontrabassist mit seinem Instrument auf dem Arm betritt. In einer Stunde beginnt die Probe. Die Musiker sind

hingerissen von der Akustik, sagt Schulz, weil sie ihr Zusammenspiel erleichtert. Die Bassgruppe sieht die ein ganzes Stück entfernte Harfe nicht nur, sondern hört sie auch, so Schulz. Die Musiker können also hörend auf das reagieren, was im Orchester passiert. Der Konzertsaal eifert einem antiken Vorbild nach, dem Amphitheater von Epidauros. Dort, so heißt es, habe man auf jedem Platz klar und deutlich ein zu Boden fallendes 100-Drachmen-Stück hören können. Zweites Vorbild: moderne Fußballstadien, die die Zuschauer ganz nah heranholen ans Geschehen. Entsprechend steht die Bühne in der Mitte des Saals, umgeben von den Zuschauerrängen für 2.100 Personen. In den mit grauem Stoff bezogenen Sitzen lassen sich bestimmt auch längere Aufführungen gut überstehen.

KULTUR



Dass sie auch in ein Kino passen würden, ist kein Zufall. Man soll bei der Bestuhlung nicht gleich an klassische Musik denken, schließlich wird hier neben Beethoven und Mozart ab und an auch Jazz zu hören sein. Im Januar etwa spielt der US-Musiker Brad Mehldau. Experimentelle Töne gibt es beim Auftritt der Einstürzenden Neubauten. Bei solchen Konzerten mit elektrisch verstärkter Musik werden dann Stoffsegel aus dem Boden gefahren, die den Schall schlucken statt ihn zu reflektieren. Das Konzerthaus zeigt sich sehr offen für Klänge jenseits des Klassischen. Bei Heavy Metal ist aber die Grenze erreicht, versichert Schulz.

Wahrzeichen der Hafenstadt

Die Elbphilharmonie liegt an exponierter Stelle. Sie bildet die Westspitze der Hafencity, des neuen Hamburger Stadtviertels. 1875 wurde hier, im Sandtorhafen, der Kaispeicher A gebaut. Bis in die 1990er-Jahre lagerte man darin Kakao, Tabak und Tee. Auf dem Backsteinbrocken sitzt nun der spektakuläre Neubau. Am besten nähert man sich ihm auf dem Wasser. Ab Landungsbrücken tuckert die Fährlinie 72 hinüber. Mit einem Zwi-



schenhalt im Industriegebiet an der Südseite des Flusses.

Während der Fahrt kann man das Gebäude aus verschiedenen Winkeln betrachten. Das Dach ist, passend zur maritimen Umgebung, wellenförmig. Die Fassade besteht aus gebogenen und bedruckten Glaselementen. Ein wenig erinnern sie an vereiste Autoscheiben, die man freigekratzt hat. Der optische Effekt kommt von den Folien, die in der Verglasung stecken. Sie halten Sonneneinstrahlung ab, sodass sich das Gebäude nicht so stark aufheizt. Auch der ungewöhnliche Grundriss ist von der Fähre aus gut zu erkennen. An der Ostseite breit aufgestellt, wird die Elbphilharmonie nach Westen hin immer schmaler. Es fehlt nicht viel und aus ihr würde ein Dreieck. Mehr Platz zum Bauen gab es auf dem auf drei Seiten vom Wasser umgebenen Stückchen ehemaliger Industriehafenfläche einfach nicht. Die Architekten, Herzog & de Meuron aus Basel, mussten in die Höhe gehen.

Vom Eingang an der Ostseite geht es in gemächlichem Tempo eine langgezogene, gebogene Rolltreppe hinauf zur Plaza, der auf 37 Metern gelegenen Aussichtsplattform. Die Fahrt dorthin hat fast etwas Feierliches, und

das war auch so beabsichtigt. Man braucht sich nur vorzustellen, dass einen ein schnöder Aufzug heraufhievte! Die Plaza ist frei zugänglich, man kann außen um das ganze Gebäude herumgehen, zu den Hamburger Kirchtürmen hinüberblicken oder kilometerweit die von Kränen gesäumte Elbe hinunter. Wer Musik hören will, schlendert über geschwungene Treppengänge weiter zum Großen und Kleinen Saal. Die Foyers, die man dabei durchquert, liegen versetzt übereinander, wie gestapelt. Überall öffnen sich Durchblicke zu anderen Ebenen. Tragende Säulen, mal dicker, mal dünner, sind zum Teil schief zwischen Boden und Decke eingesetzt. Warum, erklärt Enno Isermann von der Hamburger Kulturbehörde: „Durch wird das Gesamtgewicht des Gebäudes, etwa 200.000 Tonnen, auf die 1.745 Gründungspfähle im Fundament und auf die Treppenhaus- und Aufzugskerne verteilt. Die tragen den größten Teil des Gewichts.“

Viel Stoff für Schlagzeilen hat Hamburgs neue Attraktion lange Zeit geliefert. Die Baukosten liefen aus dem Ruder. 789 Millionen Euro sind es am Ende geworden, inklusive Hotel und Parkhaus, ohne die 45 Privatwoh-

nungen im Westteil des Gebäudes. 789 Millionen, ein Vielfaches der anfangs veranschlagten Summe. Wobei Isermann betont, dass der erste Beschluss der Hamburger Bürgerschaft 272 Millionen vorsah. „Die 77 Millionen Anfangssumme, die immer genannt werden, hören wir nicht so gerne. Diese beziehen sich auf eine sehr frühe Kostenschätzung, in der man noch davon ausging, dass Hotel und Parkhaus privat finanziert werden.“ Aber von 272 auf 789 Millionen zu kommen, sei natürlich auch kein planerisches Glanzstück. Bauliche Faktoren hätten bei der Kostenexplosion eine Rolle gespielt. Unter anderem der schlickige Untergrund und das gewaltige Gewicht des Konzerthauses.

Viel Geld, viel Gegenwert

Vor allem lag es aber an der „schlechten Vertragsstruktur am Anfang“, gibt Isermann zu. Man habe zu bauen begonnen, als die Planung noch nicht so weit war, dass man guten Gewissens hätte anfangen können. Deswegen gab es den Streit mit dem Bauunternehmen Hochtief. Es hat viele Plankonkretisierungen der Stadt als Planänderungen verstanden,

so Isermann. Die Fertigstellung wurde mehrmals verschoben. Zwischendurch stellte Hochtief die Arbeiten am Dach wegen Sicherheitsbedenken sogar ein. Im April 2013 ordnete die Stadt das Projekt dann organisatorisch und finanziell neu. Isermann: „Seitdem läuft es gut. Es ist bei den 789 Millionen geblieben.“

Letzte Station: der Kleine Saal, für Kammermusik oder Liederabende gedacht. Maximal 550 Zuschauer finden hier Platz. Akustisch folgt er dem Schuhschachtelprinzip. Die Wandverkleidung ist aus französischer Eiche von der Loire. Eine elegante Lösung, an Sandriffelungen erinnernd. Allerdings stehen Baugerüste an der Längsseite des Raumes, ein Radio dudelt. Es muss jetzt, wenige Wochen vor der Eröffnung, noch nachgebessert werden. Der Akustiker Toyota hat den späten Eingriff veranlasst. Mehrere Paneele, die vorher gerade in der Wand saßen, mussten herausgenommen und um zehn Grad gedreht werden. So soll sich der Schall noch besser im Raum verteilen. Bis zuletzt wird in der Elbphilharmonie am perfekten Sound gearbeitet.

TRAVAIL FORCÉ

Lost Highway

Vincent Artuso

Les premiers tronçons de l'autoroute A48, dans l'Eifel, ont été construits par des hommes réduits en esclavage par les nazis. Beaucoup d'entre eux venaient du Luxembourg. C'est cette histoire que Wolfgang Schmitt-Kölzer raconte dans son dernier livre.

Rien n'est plus banal qu'une autoroute. Elle mène au boulot ou au supermarché, à la maison de campagne ou à l'appartement loué en ligne. Mais lorsque la première d'entre elles fut ouverte au trafic, en 1908 (le Long Island Motor Parkway), les avocats du progrès technique savaient que la voiture allait révolutionner nos sociétés. Certains de ces rêveurs étaient des antihumanistes affirmés, comme les futuristes italiens qui voulaient noyer le vieux monde dans son sang et projetaient leurs fantasmes de vitesse sans limites et de puissance mécanique sur le fétiche autoroute. Les nazis partageaient cette utopie. Dès leur arrivée au pouvoir, ils lancèrent la construction du réseau autoroutier le plus vaste de l'époque. Les « routes du Führer » étaient appelées à relier tous les points d'un empire censé durer mille ans. Ainsi, selon les plans conçus dans les années 1930, l'actuelle A48 allemande devait, partant de Coblenz, passant

par Trèves et Luxembourg, rejoindre Paris. Dans « Bau der Reichsautobahn in der Eifel - Eine Regionalstudie zur Zwangsarbeit », Wolfgang Schmitt-Kölzer raconte comment, et surtout dans quelles conditions, en furent construits les premiers tronçons, entre 1939 et 1941.

Il rappelle tout d'abord que ce ne sont pas les chantiers autoroutiers qui ont permis aux millions d'Allemands réduits au chômage par la Grande Dépression de retrouver un emploi. Ces chantiers n'ont jamais employé plus de 130.000 personnes. Ce qui signifie que très rapidement le régime nazi a dû recourir à la contrainte pour mobiliser le « matériau humain » nécessaire à la réalisation de ses projets. Le cas du chantier de l'A48, lancé en 1939, le montre parfaitement. Jusqu'en 1941, s'y sont succédées différentes catégories de travailleurs forcés, aux conditions de travail de plus en plus inhumaines, à mesure que l'on avançait dans le temps et dans les profondeurs du classement racial nazi. Schmitt-Kölzer a reconstitué leur histoire grâce à un travail de recherche impeccable, qui l'a notamment mené au Bundesarchiv de Berlin, aux Archives générales du Royaume à Bruxelles, aux Archives nationales de Luxembourg, tout comme aux ar-

chives du Land de Hesse ou celles de Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Son livre est très bien documenté, c'est sa principale qualité. Il lui manque néanmoins un fil rouge et son format manque de clarté. Dans l'introduction, on trouve par exemple un fort utile rappel des catégories de travailleurs forcés, définies par la recherche historique sur le Troisième Reich. L'auteur ne porte cependant son choix sur aucune d'entre elles et n'en propose pas lui-même. Ce flou méthodologique mène à une construction ni tout à fait chronologique, ni tout à fait thématique. Certains chapitres sont narratifs, d'autres consistent en une compilation de fiches thématiques (les entreprises, les camps de travail, les Kapos, etc.). Il y a aussi des encadrés consacrés à des sujets précis, qui ne sont pas sans intérêt mais ne rendent pas forcément la lecture plus aisée. Enfin, la dernière partie rassemble de brèves biographies des 54 « juifs » du Luxembourg déportés sur le chantier en 1941. Cela étant précisé, il ne faut pas perdre de vue que ce livre fournit des informations essentielles à une meilleure compréhension du fonctionnement du régime nazi dans l'Ouest de l'Allemagne et au Luxembourg.

Au-delà d'une aspiration pédagogique évidente, ce livre témoigne

aussi d'une démarche engagée. Schmitt-Kölzer a à cœur de rappeler les responsabilités des entreprises qui avaient décroché des contrats sur le chantier de la Reichsautobahn, comme la société Holzmann, qui fut la plus grande entreprise du bâtiment et travaux publics de la république fédérale allemande. Après la guerre, elle a gagné l'ensemble des procès intentés par d'anciens travailleurs forcés et ne paya pas un Pfennig de dédommagement, jusqu'à sa faillite retentissante, en 1999.

54 juifs luxembourgeois sur l'A48

Il en alla de même pour la société Christian Krutwig qui ne reconnut jamais avoir eu recours à la main-d'œuvre servile, jusqu'à sa disparition définitive en 1959. C'est pourtant elle qui, à l'automne 1941, avait exploité la force de travail des « Juifs » du Luxembourg déportés sur le chantier. Quant à la Strabag (Strassenbau AG), elle a adhéré à la fondation « Stiftung, Verantwortung und Zukunft », chargée depuis 2000 d'indemniser les anciens travailleurs forcés, sans jamais toutefois admettre explicitement son implication dans les crimes du régime nazi. C'est la Strabag qui, avec Krutwig, gé-

Wolfgang Schmitt-Kölzer

Bau der
„Reichsautobahn“ in der Eifel
(1939-1941/42)

Eine Regionalstudie zur Zwangsarbeit



rait le camp de travailleur forcés de Wittlich, une dépendance du camp de concentration de Hinzert.

Ce sont d'abord des Allemands qui furent contraints de travailler sur le chantier de l'A48, dans le cadre du « Reichsarbeitsdienst », sorte de service militaire économique, puis dans celui de la « Sicherstellungsverordnung ». Cette ordonnance de 1938 permettait à l'Etat de réquisitionner n'importe quel travailleur pour l'astreindre à une tâche jugée prioritaire. « Mit dieser Verordnung war der Arbeitsvertrag als Grundlage des Arbeitsverhältnisses beseitigt » (p. 98), écrit Schmitt-Kölzer. En 1939, le droit de résiliation fut également restreint. Seule l'administration pouvait dès lors décider qui était autorisé à quitter son poste. Les réquisitionnés « ordinaires » restaient cependant des hommes libres - en théorie du moins. Tel n'était pas le cas des soi-disant « Zöglinge », généralement des jeunes gens qui, astreints au service du travail, avaient été condamnés pour mauvaise conduite. C'est pour les accueillir que fut créé le camp d'internement de Hinzert. Au printemps 1940, près de 330 de ces « Zöglinge », soumis à un régime carcéral particulièrement dur, étaient exploités sur le chantier de l'A48, obligés de travailler 13 heures

par jour, par des températures pouvant tomber jusqu'à moins 20 degrés dans l'Eifel, durant l'hiver. A partir de l'été, ils furent remplacés par des prisonniers de guerre.

Jusqu'à 2.000 soldats français, capturés en mai et juin 1940, durent travailler sur le chantier. Dans l'ensemble ils furent plutôt bien traités - si l'on considère qu'ils étaient à la merci des nazis. Durant l'hiver 1940, un prisonnier originaire du Havre traita Hitler de « cochon » devant témoins. Les geôliers allemands le rouèrent de coup et l'obligèrent à passer la nuit nu, dans la cour, en plein hiver. Au bout de quelques jours, le Havrais succomba à ce traitement. Mais au-delà de ce cas extrême, les Français vivaient une sinécure, comparé à ce qu'avaient à endurer les « travailleurs civils » d'Europe de l'Est. Les « Polen-Erlasse », promulgués par Heinrich Himmler le 8 mars 1940, avaient ainsi réduit des millions de Polonais au rang de sous-hommes corvéables à merci. La plupart d'entre eux avaient été raflés dans leur pays d'origine et emmenés en Allemagne. Parmi eux se trouvaient toutefois aussi des prisonniers de guerre qui, en mai 1940, s'étaient vus offrir la « liberté », à condition d'accepter de travailler pour le Reich. Ceux-là avaient troqué un statut protégé par le droit

international, mais systématiquement bafoué par les Allemands, contre celui d'esclave racial.

Plusieurs catégories de « sous-hommes »

Au début de l'année 1941, l'avancée des travaux restait extrêmement lente. Avec l'invasion allemande de l'URSS, une bonne partie de la main-d'œuvre fut de surcroît retirée du chantier, notamment les prisonniers de guerre français. Leurs gardiens étaient partis au front. Pour le Gauleiter Gustav Simon l'autoroute était un projet de prestige qui devait à tout prix être mené à son terme. Lui qui dirigeait le parti nazi dans la région de Trèves et Coblenze ainsi que l'administration allemande du grand-duché occupé, ordonna l'envoi de prisonniers politiques luxembourgeois sur le chantier. Ils furent près de 700, pour la plupart des fonctionnaires mais aussi des avocats, des médecins, des hommes politiques ou des syndicalistes, tous jugés peu fiables par le régime nazi : le journaliste et écrivain Tony Jungblut, le leader syndicaliste Michel Hack, le résistant Albert Wingert, l'avocat-général Robert Als, nommé ministre de l'Epuration après la Libération, l'avocat Lambert Schaus, ministre des Affaires écono-

miques et de la Force armée dans les années 1950, ou Robert Krieps, futur ministre de la Justice et président du LSAP qui au moment de son arrestation n'avait que 18 ans.

Si ces hommes avaient été contraints aux travaux de terrassement c'était parce que la main-d'œuvre faisait défaut mais c'était aussi parce que le régime d'occupation voulait les humilier et les briser. Tel fut probablement aussi le cas pour les 54 « Juifs » du Luxembourg forcés de rejoindre le chantier en septembre 1941. Seul l'un d'entre eux, Karl Juda, parvint à s'évader et survécut à la guerre. La plupart des autres furent déportés, avec leurs familles, vers le ghetto de Lodz, le 17 octobre 1941. Presque tous périrent. Quant à la construction de l'autoroute, elle s'arrêta définitivement en décembre 1941. En 1945, les tronçons terminés de l'autoroute furent empruntés par les chars Américains qui fonçaient vers le Rhin. L'évocation de cet événement, dans un article d'après-guerre, amena Tony Jungblut à considérer que, tout compte fait, les souffrances des travailleurs forcés n'avaient pas été complètement vaines.

LEGENDÄRE GRAPHIC NOVEL

Der ewig Suchende

Bustos Domecq

Nach fast 60 Jahren erscheint „El Eternauta“ von Héctor Oesterheld und Francisco Solano López endlich auf Deutsch. Die bedeutendste Graphic Novel Argentiniens nahm den Staatsterror der argentinischen Militärdiktatur sowie das Schicksal des Autors und seiner Familie vorweg.

Vicente López, ein Vorort von Buenos Aires, im Jahr 1963. Juan Salvo, Besitzer einer kleinen Batteriefabrik, sitzt mit Freunden beim „Truco“, einem in Argentinien weit verbreiteten Kartenspiel, als es zu schneien beginnt. Der vergiftete Schnee, der auf die argentinische Hauptstadt fällt, ist tödlich. Sein Gift dringt durch jede Ritze. Wer ihn berührt, stirbt sofort. Außerirdische haben Buenos Aires erobert.

Die Stadt ist voller Leichen. Fast alles Leben ist erloschen. Mit Hilfe des Schnees sowie mit einer Armee aus gigantischen Käfern und versklavten Wesen von einem anderen Planeten töten die Aliens die meisten Bewohner oder verwandeln sie in Roboter. Juan Salvo, seine Frau, seine

Tochter und seine Freunde gehören zu den wenigen Überlebenden. Sie basteln sich Schutzanzüge und ziehen gegen den übermächtigen Feind in den Kampf. Die Gruppe trifft auf die „Manos“, die „Hände“, eine menschengleiche Spezies, welche die Käfer und haushohen Monstren steuert.

Das ist die Geschichte von „El Eternauta“. Es ist die neben „Mafalda“, der legendären Comicfigur

des argentinischen Zeichners Quino, wohl bedeutendste und berühmteste Graphic Novel Argentiniens. Der Szenarist Héctor Germán Oesterheld verfasste sie zusammen mit dem Zeichner Francisco Solano López. Zuerst erschien sie von 1957 bis 1959 in dem BD-Magazin „Hora Cero“ als Fortsetzungsgeschichte.

Die Graphic Novel beginnt auf einer Metaebene: Ein Comicautor,

als Oesterheld selbst zu erkennen, erhält Besuch von dem Protagonisten Juan Salvo, der aus dem Nichts auftaucht, dem Autor gegenüber sitzt und von seinen Erlebnissen berichtet. Die Geschichte, die er erzählt, ist eine Science-Fiction-Geschichte, allerdings nicht im Sinne von Jules Verne den späteren technischen Fortschritt vorwegnehmend, sondern eine negative politische und gesellschaftliche Entwicklung voraussagend. Konkret antizipiert diese Antiutopie ein Trauma, welches das südamerikanische Land bis heute zu bewältigen hat, die durch den Staat ausgeübte Gewalt der 1970er Jahre, der schließlich auch Oesterheld selbst und seine vier Töchter Estela, Diana, Beatriz und Marina zum Opfer gefallen sind.

Die Oesterhelds zählen zu den „Desaparecidos“, den etwa 30.000 Verschwundenen der argentinischen Militärdiktatur von 1976 bis 1983. Damals, ungefähr zwanzig Jahre nach der Veröffentlichung von „El Eternauta“, wurde der Autor, der gegen das Regime in den Untergrund gegangen war, zum Protagonisten seiner eigenen Geschichte. „El Eternauta“ hat





im Kontext der Geschichte Argentiniens eine prophetische Kraft. Vor dem Hintergrund des Schicksals von Oesterheld und seiner Familie ist die Graphic Novel umso beklemmender. Denn sie erzählt vom Kampf eines Familienvaters gegen einen die gesamte Gesellschaft durchdringenden Gegner. Juan Salvo verliert dabei seine Familie und macht sich auf die Suche nach ihr. Für ihn beginnt damit eine Odyssee durch Raum und Zeit.

Wie seine vier Töchter schloss sich Oesterheld den linksperonistischen „Montoneros“ an.

Ein Mann im improvisierten Schutzanzug und mit Taucherbrille, der ein Gewehr geschultert trägt – in Buenos Aires begegnet man diesem Motiv unter anderem als Graffiti-Motiv an Hauswänden oder in U-Bahnstationen. Einige dieser Stencils tragen heute das Gesicht des 2010 verstorbenen linksperonistischen Präsidenten Néstor Kirchner, der sich die juris-

tische Aufarbeitung der Verbrechen während der Militärdiktatur auf die Fahnen geschrieben hatte. Kirchner und seine Frau Cristina Fernández de Kirchner haben die Graphic Novel politisch instrumentalisiert, unter anderem auf Wahlplakaten. Die Linksperonisten haben die Geschichte des linken Peronisten Oesterheld für sich vereinnahmt. Aus „Eternauta“ wurde „Néstoronauta“.

Oesterheld hatte sich bereits vor „El Eternauta“ als Comicauteur einen Namen gemacht. Der 1919 als Sohn eines deutschstämmigen Vaters und einer aus Spanien stammenden Mutter in Buenos Aires geborene Oesterheld studierte zunächst Geologie und arbeitete danach als Journalist für die Tageszeitung „La Prensa“, bevor er Comicgeschichten zu schreiben begann. Oesterheld schloss sich 1950 dem wichtigsten Comicverlag des Landes, „Editorial Abril“, an, und schrieb die Szenarien für zahlreiche Serien. Es war Mitte der 1940er Jahre, als viele europäische Künstler nach Argentinien flohen. Die Zeit vom Ende des Zweiten Weltkrieges bis Anfang der 1960er Jahre gilt als die goldene Ära

des argentinischen Comics, der sogenannten „Historietas“. Zuerst lehnten diese sich an nordamerikanische Vorbilder an, entwickelten dann aber einen eigenständigen künstlerischen Stil.

Buenos Aires war das Zentrum des lateinamerikanischen Comics. Mit 165 Millionen verkauften Heften pro Jahr war Argentinien nach dem Krieg größer als irgendein nationaler Markt in Europa. Zusammen mit seinem Bruder Jorge gründete Oesterheld 1956 seinen eigenen Verlag, die „Ediciones Frontera“, in dem die Comic-Magazine „Hora Cero“ und „Frontera“ im damals üblichen Querformat herausgebracht wurden.

Oesterheld schuf unzählige weitere Serien. Er arbeitete damals unter anderem mit dem italienischen Zeichner Hugo Pratt zusammen, dem Schöpfer des „Corto Maltese“, der auf Einladung des Verlegers der „Editorial Abril“, Cesare Civita, nach Argentinien gekommen war und der Gruppe italienischer Autoren und Zeichner angehörte, die als „Grupo Venecia“ bekannt war. Oesterheld und Pratt schufen gemeinsam unter anderem

die heute kaum noch bekannten Serien „Sargento Kirk“ und „Ernie Pike“, die ebenfalls in „Hora Cero“ erschienen sind.

Unvergessen hingegen ist Oesterhelds „El Eternauta“, das in Zusammenarbeit mit Solano López entstand. Er ist längst nicht nur ein anerkanntes Meisterwerk der BD-Geschichte, sondern zählt außerdem zu den wichtigsten Werken der argentinischen Literatur.

Der Erfolg dieser Graphic Novel ist nicht zuletzt darauf zurückzuführen, dass sie in einer den LeserInnen vertrauten Gegend spielt und nicht in einer fernen Galaxie. Die Straßennamen von Buenos Aires und andere Details wie Metrostationen oder das Fußballstadion von River Plate sind nah an der Realität. Und die Ängste, Sorgen und Hoffnungen der Akteure sind leicht nachvollziehbar angesichts der ihnen feindlich gesinnten Übermacht. Hinzu kommt, dass Juan Salvo kein Superman ist, sondern eher ein Zweifler und gebrochener Held, der vor allem im gemeinsamen Kampf mit seinen Freunden – dem Physiklehrer Favalli, dem Bankangestellten

BD

Lucas Herbert sowie dem Pensionär und Geigenbauer Polsky - stark ist. Der Comic kann in diesem Sinne als ein Plädoyer für Solidarität und Menschlichkeit gelten - und als ein Symbol für den Widerstand gegen die Diktatur.

Der Comic impliziert zahlreiche Kommentare zur damaligen politischen Lage Argentiniens. Eine Deutungsmöglichkeit von „El Eternauta“ ist neben dem Bezug auf die innergesellschaftliche Situation auch die



Referenz an die atomare Bedrohung während des Kalten Krieges. Er kann außerdem gedeutet werden als Kritik am Imperialismus der USA, zu denen das Land vor allem in der Zeit von Präsident Juan Domingo Perón ein angespanntes Verhältnis hatte. Die Nordamerikaner waren die erklärten Lieblingsfeinde der argentinischen Nationalisten dieser Zeit. Die Phase, in der der Comic entstand, zwei Jahre nach Peróns Sturz durch das Militär, fiel schließlich zusammen mit dem Beginn einer langen Phase der Instabilität in Argentinien. Über Jahre wechselten militärische und zivile Regierungen einander ab. Eine weitere Lesart ist somit jene, den Comic als Allegorie auf die Krise des Peronismus zu verstehen.



Die gegnerische Macht tritt in „Eternauta“ nur in Form ihrer Helfer, der Rieseninsekten, Monster und Robotermenschen auf, aber nie selbst in Erscheinung. Sie wird nur SIE genannt. Die Widerstandskämpfer um Juan Salvo fliehen vor ihren Verfolgern in ein Stadion, das von River Plate, und werden dort von Halluzinationen in den Wahnsinn getrieben. Am Ende bleibt ihnen nur die Flucht. Nachdem der Großteil seiner Kameraden getötet oder auch in Robotermenschen verwandelt wurde, versucht Juan Salvo mit seiner Frau und seiner Tochter in einer Raumkapsel der Aliens zu fliehen. Doch er aktiviert dabei aus Versehen eine Zeitmaschine. Die drei werden in unterschiedliche Raum- und Zeitebenen katapultiert. Juan irrt fortan auf der Suche nach seiner Familie durch die Jahrhunderte der Weltgeschichte. Er wird zum „Eternauta“, dem ewig Reisenden, dem ewig Suchenden.

Nach der Veröffentlichung der Graphic Novel gerieten Oesterheld und López in Konflikt mit der argentinischen Regierung. Es kam seitens der staatlichen Behörden zu Versuchen, die beiden einzuschüchtern. López wanderte schließlich aus, während Oesterheld blieb. Er arbeitete an einer neuen Version von „El Eternauta“, mit noch mehr politischen Bezügen. Dieses Mal zeichnete Alberto Brechia, mit dem er 1968 außerdem eine Comic-Biografie von Che Guevara ver-

fasste, deren Vertrieb jedoch von der Regierung unterbunden wurde.

Szenarist und der Zeichner kooperierten später auch für einen Band über Evita Peron. Die neue Version von „Eternauta“, experimenteller gezeichnet, kam beim Publikum nicht gut an. Später belebten Oesterheld und Solano López die Geschichte wieder. „Eternauta II“ erschien 1976. Als das Militär im selben Jahr erneut putschte, begann die brutalste und verheerendste Diktatur, die Argentinien bisher erlebt hat. General Jorge Rafael Videla hatte zu Beginn angekündigt: „Es müssen so viele Menschen wie nötig in Argentinien sterben, damit das Land wieder sicher ist.“ Oesterheld ging in den Untergrund. Wie seine vier Töchter schloss er sich den linksperonistischen „Montoneros“ an. Bald gehörten sie zu den Verschwundenen. Es wird vermutet, dass Oesterheld 1979 ermordet wurde. Nur von einer Tochter wurde die Leiche gefunden.

Aus seinem Versteck heraus rief Oesterheld zum Widerstand auf. Der Eternauta trägt in der Fortsetzung den zweiten Namen des Szenaristen, Germán. Die Frau, die er beschützt, heißt wie Héctors Tochter Beatriz. Fiktion und Realität sind nun nicht mehr voneinander zu trennen. Während „Eternauta“ zu Beginn also mehr Science-Fiction ist, wirkt die Geschichte in der zweiten Hälfte mehr wie eine Kriegsgeschichte.

Während die Figuren zumindest zu Beginn differenzierter dargestellt sind, werden sie im Laufe der Geschichte aber klischeehafter, ohne allerdings ins reine Helden-Schurken-Schema abzugleiten. Mit der Zeit ergeben sich einige Redundanzen, was auf das ursprüngliche Serienformat zurückzuführen ist. Die Zeichnungen sind realistisch gezeichnet, mit starken Schwarz-Weiß-Kontrasten, was den Effekt verstärkt. Sie zeigen zudem die innere Spannung der Protagonisten ebenso wie das gesellschaftliche Klima. Letzteres ist vom gegenseitigen Misstrauen vergiftet.

So wie der Eternauta verdammt ist, für immer seine Familie zu suchen, wissen noch heute viele nicht, was aus ihren Angehörigen geworden ist.

Dass „El Eternauta“ nach so langer Zeit endlich ins Deutsche übersetzt wurde, ist der deutschen Journalistin Anna Kemper zu verdanken. Sie schrieb einen langen Artikel, der im Januar 2015 im ZEIT-Magazin erschienen ist. Er hieß „Auf der Suche nach der verlorenen Familie“ und handelt vom Schicksal der Oesterhelds. Kemper war bereits 2009 auf die

Geschichte gestoßen. Sie traf die verbliebenen Familienmitglieder, Oesterhelds im Juni 2015 verstorbene Frau Elsa und die beiden Enkel Martín und Fernando.

Viele Argentinier können sich mit Juan Salvo identifizieren. So wie er dazu verdammt ist, für immer seine Familie zu suchen, wissen noch heute viele nicht, was aus ihren Angehörigen geworden ist. „El Eternauta“ steht also nicht zuletzt für die Aufarbeitung der Diktatur und die Menschenrechtsverbrechen sowie für einen ewig Suchenden. Oesterheld war sicher wegweisend für den Comic als Kunstform. Mit der von Claudia Wente besorgten Übertragung ins Deutsche hat der Avant-Verlag, der übrigens auch die Fortsetzung der Geschichte veröffentlichten will, einen weiteren Schritt unternommen, einen nationalen argentinischen Mythos einem internationalen Publikum über das Ursprungsland hinaus bekannt zu machen.

Héctor Germán Oesterheld & Francisco Solano López: Eternauta. Avant-Verlag, 392 Seiten.

REPORTAGE

UNTERWEGS MIT DEM SEENOTKREUZER „MINDEN“

Dicht an dicht

Text und Fotos: Alexander Stein

Die Hamburger Hilfsorganisation „Lifeboat“ kreuzt seit dem Sommer vor Libyen, um Flüchtende aus seeuntauglichen Booten zu befreien. Die Chronologie einer Rettungsfahrt.

Das Schiff lief acht Grad, fast Nordkurs, Richtung Lampedusa, neun Crewmitglieder und 161 Schiffbrüchige an Bord, die meisten aus Afrika. Kapitän Brensing schaltete den Suchscheinwerfer des alten Kreuzers ein und schwenkte ihn über die schwarze See. Seine Augenbrauen zogen sich zusammen. „Scheiße“, murmelte er durch die geschlossenen Zähne, „Scheiße.“ Die Wellen bauten sich auf. Wie vom Wetterdienst angekündigt. Und die Nacht hatte eben erst begonnen.

Er dachte an die vergangenen Tage. Vor über einer Woche hatten sie unter dem Banner der Hilfsorganisation „Lifeboat“ den Hafen von Valletta, Malta, verlassen: Er, der nicht nur Kapitän zur See ist, sondern auch ausgebildeter Rettungsmann. Thomas, der junge, fröhliche Maschinist. Und eine Bande hoch motivierter, aber teils unerfahrener Freiwilliger.

Brensings Blick wanderte vom Oberen Fahrstand hinunter auf den Bug. Die Menschen, die sie vorhin aus den Schlauchbooten geborgen hatten, stapelten sich nahezu. Leiber hingen zwischen Reling, Fendern und Ankerwinde, fremde Beine über be-

nachbarte Arme, fremde Köpfe über nackte Füße.

Übelkeit zeichnete die Gesichter. Viele nickten kurz ein, klammerten sich im Schlaf an die Reling. Der Bug hob und senkte sich in kurzen Intervallen, Gischt sprühte über die Körper, Backbord und Steuerbord stritten um den Himmel. Hoffentlich rutscht keiner von Bord. Hoffentlich rutscht keiner von Bord.

Brensing lehnte sich mit dem rechten Arm auf die flache Windschutzscheibe der offenen Brücke, die linke Hand am Hebel. Auskuppeln, Einkuppeln, Gas geben, Gas nehmen. Ständig Wogen und menschliche Ladung im Auge. Sein Gesicht glommt im bläulichen Licht der elektronischen Seekarte. Der Schalk im Nacken war einer Anspannung gewichen, zum ersten Mal auf dieser Reise.

Begonnen hatte sie wie die sechs Törns zuvor. Nahrung, Wasser und Treibstoff für zwei Wochen bunkern, Medizinschränke auffüllen, Rettungswesten zählen und, unterteilt in Erwachsenen- und Kinderwesten, achtern in Big Bags verstauen. Einen Tag und eine Nacht Fahrt durchs Mittelmeer in die Gewässer vor Libyen um dort zu kreuzen, immer darauf bedacht, der Küste nicht näher als zwölf Seemeilen zu kommen - dort beginnt libysches Staatsgebiet. Auf dem Monitor markierte eine Kette kleiner, pixeliger Totenköpfe diese Grenze,

darüber waren die beiden Hauptsuchgebiete abgebildet, große Areale westlich und östlich Tripolis' - festgelegt aufgrund von Sichtungen und Bergungen von „Flüchtlingsbooten“ der vergangenen Monate.

Auskuppeln, Einkuppeln, Gas geben, Gas nehmen. Ständig Wogen und menschliche Ladung im Auge.

Während die anderen Hilfsorganisationen wie „Sea Watch“, „Jugend rettet“ und „Sea-Eye“ den Westen abfuhren, hatte Kapitän Christian Brensing den Seenotkreuzer „Minden“ auf Weisung der zuständigen Leitstelle, dem MRCC (Maritime Rescue Coordination Centre) Rom, gen Osten gesteuert, zur Unterstützung der „Bourbon Argos“, einem Schiff von „Ärzte ohne Grenzen“. Wegen des ruhigen Seewetters wurden für den Folgetag Boote erwartet. Und so kam es dann auch.

Die Sonne war kaum aus dem Meer gestiegen, da erschien „etwas Stamm-Ähnliches“ am Horizont. Der Blick durchs Fernglas schuf Gewissheit: Ein weißes Schlauchboot, wie üblich überladen, wie üblich 100 bis 150 Menschen auf und zwischen

schlecht verklebten Gummischläuchen. Noch fast eine Stunde Fahrt bis dorthin. Wie in ein frisch aufgezogenes Uhrwerk fuhr Leben in die Minden. Thomas, der die halbe Nacht über Maschinenplänen gebrütet hatte, rutschte aus der Kojen in seine graue Latzhose, Tom, der das Beiboot steuern würde, kontrollierte die Handfunkgeräte, Lotte, die Schiffsärztin, desinfizierte die Krankenstation und Günther, Günni genannt, besetzte den unteren Fahrstand. „Handsteuerung!“, rief Brensing von oben durch das Sprechrohr. „Handsteuerung liegt an!“ rief Günni in die Decke. Es würde ein langer Arbeitstag.

Damit niemand ins Meer spränge, stoppte Brensing die Minden in gebührender Entfernung. „Manche denken ja, dass sie die letzten sieben Meter über Wasser laufen können“, brummte er. Das Beiboot, ein grau-gelbes Schlauchboot mit festem Rumpf, RHIB genannt, glitt aus dem Heck ins satt blaue Mittelmeer. Dessen dreiköpfige Crew, zusammengesetzt aus Willi, Allison und Tom, näherte sich winckend den Flüchtenden. „Hallo! Bonjour!“, rief Allison, „wir sind hier um euch zu helfen!“ Sie umrundeten das Boot. „Wir werden jedem helfen, bitte bleibt ruhig! OK?“ Die Leute schienen gefasst. Die Crew fuhr an den Spiegel des wackeligen Schlauchboots, die vergleichsweise stabile Holzplatte, an der dessen Außenbordmotor

Der Seenotrettungskreuzer „Minden“ ist schnell, aber keine Fähre, deshalb ist ein mit Flüchtlingen gefülltes Deck bei rauer See gefährlich. Doch eines weiß die Crew: „In ihren Fluchtbooten hätten sie die Nacht nicht überstanden.“



hängt. „Gibt es Verletzte?“, erkundigte sich Allison. „Schwangere? Wie viele Kinder und Frauen sind an Bord?“ „Fünf Kinder!“, kam es aus der Mitte des Bootes zurück. Keine Schwerverletzten oder Toten. Willi und Allison reichten fünf Rettungswesten mit dem Aufdruck „Child“ hinüber. Die Big Bags gefüllt mit jeweils 30 Schwimmwesten für Erwachsenen holten sie in mehreren Fahrten von der Minden und begannen, sie einzeln über das Heck des „Rubberboat“ auszuteilen. „Gebt die Westen erst zum Bug durch!“, wies Allison an. Als einige sie dennoch überstreiften, kaum dass sie sie in die Finger bekamen, legte die junge Frau mit dem blondierten Haarbüschel Strenge in ihre Stimme: „Durchgeben, wir machen sonst nicht weiter!“

Einzelne erhoben sich vom Boden, um etwas zu sehen. Unruhe kam auf. „Hinsetzen! Bitte setzen!“ Allison und Willi deuteten besänftigend mit ihren Handinnenflächen nach unten. Der Tumult nahm zu, immer mehr Menschen richteten sich auf. Allison drehte sich um zu Tom und zeigte nach achtern: „Go!“ Zügig entfernte sich das RHIB vom Schlauchboot. Aus sicherer Entfernung beobachtete die Crew, wie drei bis vier Männer beschwichtigend auf ihre Mitfahrer einwirkten. Die Situation entspannte sich, innerhalb weniger Minuten nahmen alle Platz. „Ich glaube, wir können wieder hin“,

sagte Allison, „OK?“ Willi und Tom nickten.

Nach der Übergabe der restlichen Westen starteten sie die Evakuierung und hoben die ersten zwei Kinder ins RHIB. „Wo sind die Mütter?“ Entkräftet schoben sich die Frauen bäuchlings über die Gummischläuche ihres Fluchtgefährts. Willi und Allison ergriffen ihre Oberarme und zogen sie zu sich.

Sobald sie backbord saßen, nahmen die Frauen ihre Kinder, deren Volumen sich durch die Rettungswesten fast verdoppelt hatte, auf den Schoß. Die beiden Frauen aus Kamerun strahlten. Sie waren seit einem Monat unterwegs. Und hatten nun auch die Stunden auf dem dünnen Gummiboden überstanden, zwischen leckenden Spritkanistern und wund geriebenen Beinen. Sie stellten sich vor: Claude und Cécile. Aber es blieb keine Zeit, sie näher kennenzulernen.

Bevor alle Afrikaner das feste Aluminium des Rettungsschiffs unter sich spürten, pendelte das RHIB mehr als 20 Mal zwischen „Rubberboat“ und der Minden. Günni, Thomas und Brensing – meist Christian genannt – halfen den Ankommenden mit kräftigem Griff unter die Achseln über die seitlich ausgebrachte Rettungsleiter an Bord. Ärztin Lotte und Polizistin Birgit, die auf der Minden ihren Diensturlaub verbrachte, verteilten

Wasserflaschen und Tabletten gegen Erbrechen. Und diese waren nötig.

Das war „der Fluch der Minden“: Als wendiger Rettungskreuzer gebaut, um Nordsee-Stürmen gegebenenfalls durch Durchkernern (komplettes Drehen um die Längsachse) zu trotzen, sträubte sie sich gekonnt gegen Stillstand und Komfort. „Euer Schiff rollt ja schon im Hafen!“, hatte ein Maschinist von „Sea Watch“ während einer Besichtigung im gemeinsamen Dock bemerkt.

„Gibt es Verletzte?“, erkundigte sich Allison. „Schwangere? Wie viele Kinder und Frauen sind an Bord?“

Zehn Stunden später, die Sonne war bereits woanders, wurde auch der letzte Gast, ein Ivorer, den Lotte an den Tropf gehängt hatte, von der „Achterbahn Minden“ erlöst – ein großer ins Suchgebiet vorgedrungener Versorger der NGO „Save the Children“ übernahm und brachte die Geflüchteten nach Sizilien.

Die Nacht war kurz. Um 06:02 Uhr unterbrach das Funkgerät die privaten Gespräche der Nachtwache: „Minden, Minden! Golfo Azzurro.“ Das Schiff der niederländischen „Boat Refugee

Foundation“ patrouillierte nun offenbar auch in der Nähe. „Golfo Azzurro. Guten Morgen, wir hören!“ antwortete Christian, der gleichfalls wieder wach war. „Wir haben ein Gummiboot auf unserer Steuerbordseite, auf dem Radar befindet sich allerdings noch ein zweiter, ähnlicher Punkt, zwei Seemeilen von hier. Darf ich euch die Koordinaten geben?“ Christian notierte: 33°07,4' N; 013°51,5' O. Erneut etwa eine Stunde zum Ziel.

Als die Minden dort eintraf, graute der Morgen. In der noch dunkelblauen See waren sowohl die Golfo Azzurro als auch beide Schlauchboote zu sehen. Das RHIB der Niederländer kreuzte hektisch zwischen einem der Boote und treibenden Schatten, Rettungswesten flogen ins Wasser. Menschen schrien.

Das Funkgerät knackte: „Minden! Von dem Schlauchboot, dem mein Beiboot zu Hilfe gekommen ist, sind viele Menschen über Bord gegangen! Viele Menschen über Bord!“ Christian drehte bei und öffnete die Heckklappe. Während Thomas und Günni die erste Rettungsinsel ins Wasser kippten, jagte das RHIB der Minden aufs dunkle Meer und suchte nach treibenden Körpern. Das zweite Schlauchboot voll Afrikaner lag verhältnismäßig stabil im Wasser, ohnmächtig beobachteten seine Passagiere das Spektakel. Es schien glücklich zu enden.

REPORTAGE

Der Kapitän griff zum Hörer: „Golfo Azzurro, Golfo Azzurro! Minden. Wir bringen jetzt die geborgenen Personen von unserem RHIB in die Rettungsinsel - und lassen eine zweite zu Wasser!“ Begleitet von einem saten Zischen blies sich diese in Form, an ihrer Spitze blinkte sogleich ein weißes Signallicht. Als alle Menschen sicher in den Inseln auf ihren Transfer zur Golfo Azzurro warteten, brachte Christian die Minden an das havarierte Boot. Sein Boden war auf der ganzen Fläche ausgebrochen und hing steil in die Tiefe. Hatten das alle überlebt? Nur wenige konnten schwimmen.

Mehr als Rettungswesten auszuteilen war nicht möglich. Die „Minden“ war voll.

Thomas sprang auf den Rand und sprühte mit roter Signalfarbe „Rescued“ auf den hellen Schlauch, damit eine erneute Sichtung keine Rettungsaktion auslöst. Das „S“ spiegelverkehrt. Das war ihm einmal versehentlich passiert, seitdem musste es immer so sein. „Jeder Künstler hat seine Signatur“, erklärte er grinsend und schlitzte mit einem Messer die Luftkammern auf. So oder ähnlich machten es die meisten. Die Boote sollten nicht nach Libyen zurückgelangen, um erneut eingesetzt zu werden.

Die Golfo Azzurro meldete sich: „Ich habe auf Kanal 16 von einer andauernden Rettungsoperation gehört, scheint aber weit weg von uns sein. Könnt ihr bestätigen, dass ihr keine weiteren Boote auf dem Schirm habt?

Over.“ Brensing bejahte. Es war im westlichen Suchgebiet - zu groß die Distanz, um helfen zu können. Er beschloss einen Badestopp. Die Crew der Minden sprang ins offene Mittelmeer. 15 Minuten Abtauchen, Kraulen, ein Blick aus den Wellen auf das rollende Schiff.

„Motorvessel Minden!“ Die Stimme hatte einen breiten italienischen Akzent. „Hier spricht Charlie Papa 9-2-0.“ Das Funkgerät rauschte. „Wir haben zwei Leichen aus dem Meer geborgen.“ Der Funker der Guardia Costiera, der italienischen Küstenwache, forderte Unterstützung an bei der Suche nach weiteren Opfern - unweit der Stelle, wo sie am Morgen der Golfo Azzurro zu Hilfe gekommen waren. Christian und seine Mannschaft hielten nach einem vorgegebenen Suchmuster Ausschau bis zum Sonnenuntergang. Andere Ertrunkene entdeckten sie nicht.

Am kommenden Morgen schrillte das Satellitentelefon auf der Brücke. MRCC Rom meldete die Koordinaten zweier neuer „Rubberboats“ in der östlichen Suchzone. Ebenfalls via Satellitentelefon hatten die Insassen um Hilfe gerufen. Die Minden evakuierte das erste Schlauchboot. Routine. Mit Menschen beladenem Deck auf dem Weg zum zweiten. Doch wo war es? Es waren Stunden vergangen, die Positionsangabe war veraltet. Der Kapitän warf einen Blick auf Seekarte und Wellen. Brensing verfügte über 20 Jahre Berufserfahrung als Retter, noch länger fuhr er zur See. Kurz vor Einbruch der Dämmerung fand der 54-Jährige das Boot. Das RHIB legte los. Mehr als Rettungswesten auszuteilen war jedoch nicht möglich. Die Minden war voll. Und das Tageslicht schwand. Brensing drückte die Taste

„Nockscheinwerfer Backbord“. Ein konzentrierter Lichtkegel flammte auf. Günni umfasste den Strahler und blieb zehn bis zwölf Meter langen Gummikahn auf den Fersen, der schlingerte wie ein Raupenkarussell auf dem Jahrmarkt: Fuhr sein Bug in ein Wellental, reckte sich das Heck auf dem folgenden Kamm, rutschte seitlich weg und rollte in ein anderes Tal. Mal steuerbords, mal backbords. Kiellös und unkontrolliert. Das Beiboot der Minden wich nicht von seiner Seite. Sie würden keinen verlieren. Nach beinahe einer Stunde erhellten Suchscheinwerfer den Horizont. Die Aquarius, ein stattlicher Dampfer der Organisation „SOS Méditerranée“, nahm alle Flüchtenden an Bord - zuerst vom Schlauchboot, dann von der Minden.

Um Tonnen erleichtert lief der Seenotkreuzer durch die Nacht und den nächsten Tag. Der nächste Anruf aus Rom kam 31 Stunden später: „Zwei Holzboote, auf dem einen 28, auf dem zweiten 13 Personen.“ Doch die Suche wurde durch eine Sichtung torpediert: „Rubberboat!“ - die altbekannte billige Bauart. Mehr als 120 Personen. Christian informierte Rom.

Tom kletterte ins RHIB und betätigte den Anlasser. Nichts. Noch einmal. Wieder keine Reaktion. Thomas musste her. „Das Kellerkind“ kroch sofort mit Zange und Schraubenschlüssel unter die Verkleidung - aber keine Chance: Das RHIB war tot. Stattdessen gaben die Afrikaner Gas und flüchteten vor der Minden. Hatten sie den Kreuzer trotz den „Lifeboat“-Bannern nicht als Hilfsschiff erkannt? Hielten sie ihn für die libysche Küstenwache? Das Boot war schnell eingeholt, die redliche Absicht erklärt. Aber wie sollten sie die Menschen

risikoarm evakuieren ohne RHIB? Christian überlegte kurz: „Lasst das Rettungsfloß zu Wasser!“ Sie befestigten es mit einer Leine am Bug, die eben so lang war, wie der Abstand vom Bug zur seitlich herabhängenden Rettungsleiter. Das machte es dem Kapitän möglich, das Floß durch behändes Wenden an das Schlauchboot zu schleppen, um es danach durch Beschleunigen an den Noteinstieg der Minden klappen zu lassen. „Das wird als ‚Brensing-Manöver‘ in die Lehrbücher eingehen“, lachte seine Crew. Christian lächelte.

Charlie Papa neun-vier-null, ein weißer Gigant der Guardia Costiera, näherte sich und entsandte zwei seiner RHIBs. Zügig und herb füllten die Beamten ihre Boote mit Flüchtlingen. Nach weniger als einer Stunde war das Deck der Minden leer, wie Zeugnisse eines Spuks lagen nasse Hosen, Brechbeutel und leere Wasserflaschen umher.

Tauchten bis zum Mittag keine weiteren Boote im Suchgebiet auf, ginge es zurück nach Valletta, kündigte Christian am Folgetag an. Das RHIB brauchte eine neue Steuerelektronik. Besser noch wäre zwar ein neues RHIB, eines mit Jet-Antrieb, aber das konnten sie sich nicht leisten. Trotz des geglückten Einsatzes des Floßes war ihm ohne das Beiboot nicht wohl.

Eine drohende Katastrophe im westlichen Areal jedoch durchkreuzte seinen Plan. Die Informationen flossen zunächst spärlich. Viele Schlauchboote voll Flüchtender. Sämtliche Hilfsschiffe voll. Darunter Charlie Papa neun-vier-null. Die Minden müsse helfen.

Als die Minden den Funkbereich des Einsatzortes enterte, beschallte ein babylonisches Sprachgewirr die



Brücke, darunter Spanisch, Italienisch und Arabisch. Auch die englischen Mitteilungen waren wenig erhellend. Christian verdrehte die Augen. Er versuchte, das Wesentliche zu filtern. „Wenn's gut läuft, gibt es nur kurze, sachliche Infos“, erläuterte er, „aber die sind alle überfordert.“ Sein Ziel stand inzwischen fest: Die „Sea-Eye“. „Rom will, dass wir alle Migranten irgendwie an Bord nehmen“, informierte der Kapitän seine Mannschaft. Hilfe in Form eines Versorgers käme später.

Kapitän Brensing wusste, dass es keinen Schlaf für ihn geben würde. Hauptsache, niemand geht über Bord. Niemand geht über Bord!

Als die Minden die Sea-Eye erreichte, dümpelten in der Nähe der driftenden Gummiboote noch zwei kleine Motorboote. Möglicherweise sogenannte „Engine-Fishers“, die – meist nach den Evakuierungen – versuchen, in den Besitz der Motoren zu gelangen. Vermutlich, um diese zurück zu den Schleppern zu bringen.

Die Männer auf den Schlauchbooten waren von der Sea-Eye bereits mit Westen versorgt worden, Frauen und Kinder schon geborgen. Kapitän Brensing wollte keine Zeit verlieren. Es briste auf. Er brachte die Minden in Wurfweite des ersten Boots. Eine Leine flog, das „Rubberboat“ ging längs. Alle rein über die Rettungsleiter. „Den Bug füllen, dicht an dicht“, bestimmte Brensing. Fertig. Auf zum zweiten Havaristen. Leine. Längsseits. Rettungsleiter. Heck.

Mit Menschen an Deck aus mindestens zehn Ländern, darunter Mali, Guinea und Sudan, verließ die Minden die libysche Seegrenze – auf der Flucht vor schwerem Wetter. Das Licht war versunken. Sie liefen acht Grad, fast Nordkurs, Richtung Lampedusa. Neun Crewmitglieder und 161 Schiffbrüchige. Kapitän Brensing schaltete den Suchscheinwerfer des alten Kreuzers ein und schwenkte ihn über die schwarze See. Seine Augenbrauen zogen sich zusammen. „Scheiße“, murmelte er durch die geschlossenen Zähne, „Scheiße.“ Die Wellen bauten sich auf. Wie vom Wetterdienst angekündigt. Und die Nacht hatte eben erst begonnen. Einige schliefen, andere starteten im gleißenden Licht der Deckstrahler ins Leere.

Brensing wusste, dass es keinen Schlaf für ihn geben würde. Die Verantwortung konnte und wollte er nicht abgeben. Der Blick des Seemanns mit den Jolly-Roger-Tätowierungen auf Brust und Rücken wurde zunehmend stoisch, seine Gesichtszüge und sein Körper verhärteten sich. Hauptsache, niemand geht über Bord. Niemand geht über Bord!

Die Weite des nächtlichen Meeres würde das Wiederfinden einer Person ohne Blinklicht an der Weste schon nach kurzer Verzögerung unwahrscheinlich werden lassen. Er behielt alles im Blick. Alles im Blick. Alles im ... Das Funkgerät riss ihn aus der Eintönigkeit von Motoren-

lärm und Wellenklatschen: „Minden, Minden, this is Sea Watch 2 calling!“ Eine vertraute klare Stimme. Ingo und er kannten sich von diversen Einsätzen und dem Port in Valletta. „Christian, erzähl mal eben ...“ Und Christian berichtete. Von den „östlichen Winden von 5-6“, die zu erwarten waren, von den Wellen, die ihn zum Kurs auf Lampedusa nötigten. Und vom Diensthabenden der Seenotleitstelle, der nicht mehr zu erreichen war, trotz zugesicherter Hilfe für den gleichen Abend. „Ich lande ab und zu mal bei der Putzfrau“, knurrte der Kapitän, „aber die legt gleich wieder auf.“ Brensing verfluchte den Dilettantismus. Er wünschte sich On-Scene-Koordinatoren (Leiter der Einsätze vor Ort) sowie Vertreter von MRCC Rom im Suchgebiet. Auch Rettungsfrau Susanne Salm-Hain, die Initiatorin der Organisation „Lifeboat“, sehnte sich nach besser aufeinander abgestimmten Einsätzen, am besten in Form eines Zusammenschlusses der einzelnen NGOs zu einer gemeinsamen zivilen Rettungsflotte.

Die Minden ist schnell, dadurch ragt sie heraus. Aber sie ist keine sichere Fähr, deshalb hatte es Christian nie gewollt: Das volle Deck bei rauher See. Zu eingeschränkt sei die Manövrierfähigkeit. Aber eines sei gewiss, sagte er und betrachtete das Menschenknäuel auf dem Vorschiff: „In den Booten hätten sie die Nacht nicht überstanden.“ Sobald die Son-

ne längsseits des 23,3 Meter langen Seenotkreuzers aufging, huschte ein Grinsen über Brensings Gesicht, der Schalk in ihm war wieder wach. Sie hatten es geschafft. Das Einlaufen in Lampedusa würde zwar am italienischen Außenministerium scheitern, aber dank zahlreicher Anrufe von Salm-Hain beim MRCC waren mehrere Schiffe auf dem Weg zu ihnen: Die „Topaz Responder“, ein Versorger der maltesischen MOAS (Migrant Offshore Aid Station), ein Schnellboot der italienischen Küstenwache für den Transfer – und der eigens abkommandierte Tanker Valdaosta, um dafür Wellenschatten zu spenden.

Ein letztes Winken, dann nahm die „Lifeboat“-Crew Fahrt auf in Richtung Valletta, um die Minden auf ihren nächsten Einsatz vorzubereiten. In ein paar Tagen ginge es wieder raus, zumindest für Christian, Günni und Thomas.

Alexander Stein ist LeserInnen der woxx bisher als Fotograf der Reportagen unseres Korrespondenten Tobias Müller bekannt. Mittlerweile jedoch ist Stein auch selbst mit Stift und Schreibblock unterwegs. Weitere Infos zur Organisation „Lifeboat“ unter www.lifeboatproject.eu

INTERGLOBAL

Guatemala

Strafe für den Stier

Knut Henkel

In Guatemala haben die akribischen Recherchen der UN-Kommission gegen die Straflosigkeit (CICIG) zu einem Wandel im Justizapparat des Landes geführt. Politiker wissen, dass sie nicht mehr unantastbar sind; der ehemalige Präsident Otto Pérez Molina wird angeklagt, Kopf eines Korruptionsnetzwerks gewesen zu sein.

Die Fotomontage des Torero, der auf den Stier der Korruption losgeht, hat bei den Mitarbeitern der UN-Kommission gegen Straflosigkeit in Guatemala (CICIG) für Lachkrämpfe gesorgt. Der Stierkämpfer mit den strammen Waden und der eher schwächlichen Figur trägt nämlich das Konterfei von Iván Velásquez. Und der leitet seit September 2013 die UN-Kommission, deren Auftrag es ist, die Justiz in Guatemala zu stärken.

Die Kommission und deren Leiter genießen seit Mitte 2015 in Guatemala Kultstatus. Bei öffentlichen Auftritten klatschen die Menschen dem Kolumbianer Velásquez und seinem guatemalteckischen Pendant, der Generalstaatsanwältin Thelma Aldana, begeistert und ausdauernd Beifall. „Das ist so gar nicht in seinem Interesse, denn unser Chef agiert lieber hinter den Kulissen als im Scheinwerferlicht zu stehen“, erklärt Arturo Aguilar mit einem Grinsen. Der etwas rundliche Guatemalteke mit dem kastanienbraunen Vollbart ist der politische Sprecher der Kommission und der einzige Mitarbeiter von Iván Velásquez, der sich in der Öffentlichkeit äußern darf.

Das tut der sympathische Vollblut-Jurist gern. Aguilar hatte seine

Karriere mit der Recherche von Menschenrechtsverbrechen begonnen, die während des von 1960 bis 1996 tobenden guatemalteckischen Bürgerkriegs begangen worden waren. Angespornert fühlt er sich nicht allein deshalb, weil die Arbeit der Kommission national und international gelobt wird. Aguilar weiß, wie wichtig das Recht für die Zukunft Guatemalas ist: „Ich glaube, dass die Justiz der Motor des sozialen Wandels ist. Deshalb habe ich Recht studiert und deshalb bin ich hier“, sagt er bestimmt. In seinen Augen ist das optimistische Funkeln kaum zu übersehen.

Das war bis zum September 2014 noch ganz anders. Da schien das Auslaufen des Mandats der CICIG beschlossene Sache. Der damals noch amtierende Präsident Otto Pérez Molina hatte den neuen Kommissionsvorsitzenden Iván Velásquez schon bei dessen Amtsantritt Ende September 2013 gebeten, keine neuen Fälle anzuschließen, sondern die alten abzuschließen und das Ende des Mandats vorzubereiten.

Damit schien klar, dass im September 2015 Schluss sein würde. Doch dann präsentierte die CICIG gemeinsam mit dem zuständigen Ministerium einen Fall, der in Guatemala für so viel Aufsehen sorgte, dass die Stimmung in der Bevölkerung kippte: der Fall Byron Lima. Lima ist ein ehemaliger Hauptmann der guatemalteckischen Armee und zu 30 Jahren Gefängnis verurteilt worden, weil er am Mord von Bischof Juan Gerardi vom 26. April 1998 beteiligt war.

Bischof Gerardi war 1998 der wichtigste Protagonist für die Aufarbeitung der Verbrechen des Bürgerkriegs. Zwei

Tage nachdem die kirchliche Wahrheitskommission REMHI ihren aufsehenerregenden Bericht „Guatemala – nie wieder“ vorgestellt hatte, wurde Gerardi in der Garage seines Hauses von drei Armeeoffizieren mit einer Betonplatte brutal erschlagen. Einer der drei Täter war Byron Lima. Er kam ins Gefängnis, wo er ein kriminelles Netzwerk aufbaute. „Er hatte de facto den gesamten Strafvollzugssektor unter Kontrolle. Es war Byron Lima, der die Befehle gab, und selbst die Leute im zuständigen Ministerium kuschten“, so Arturo Aguilar.

„Ich glaube, dass die Justiz der Motor des sozialen Wandels ist.“

Der Fall hat in dem mittelamerikanischen Land für Staunen, aber auch für Empörung gesorgt. Die Frage wie Lima, der im Juli 2016 im Gefängnis ermordet wurde, sein Netzwerk hatte aufbauen können und wie weit die militärisch-kriminellen Seilschaften reichen, beschäftigte plötzlich eine ganze Gesellschaft, die es lange gewohnt war, sich zu ducken. „Das was sich über Jahre, nein Jahrzehnte angestaut hatte, die latente Unzufriedenheit mit der Justiz, die ihrer Aufgabe nicht oder nicht ausreichend nachkommt, weil der Arm der organisierten Kriminalität und der Militärs so weit reicht, kam langsam ins Rutschen“, sagt die Menschenrechtlerin Claudia Samayoa.

Byron Lima, der vor Gericht stets so aufgetreten war, als ob er unantastbar sei, war so etwas wie ein

Türöffner und der erste große Fall der CICIG unter der Regie von Iván Velásquez. Der Kolumbianer, der mit seinem Team in Bogotá die Netzwerke zwischen Paramilitärs, Politik und Parlament aufgedeckt und dafür gesorgt hat, dass heute mehr als sechzig Abgeordnete im Gefängnis sitzen, ist dafür bekannt, dass er mit Fällen erst an die Öffentlichkeit geht, wenn sie wasserdicht sind.

„Das war bei Byron Lima so und das war bei La Línea nicht anders“, bestätigt Aguilar mit Blick auf den die CICIG derzeit beschäftigenden Korruptionsskandal. Aguilar selbst ist seit Juli 2014 für die Kommission tätig und zur rechten Hand des umsichtigen Kolumbianers Velásquez geworden. Der hat zudem in der Generalstaatsanwältin Thelma Aldana eine Mitstreiterin im Justizsektor des Landes gefunden. Ähnlich wie der leise auftretende, hager Kolumbianer lässt sich die ehemalige Richterin von Beweisen leiten und kennt keine politischen Loyalitäten – ungewöhnlich in dem von Seilschaften geprägten Guatemala.

Das betonen auch Menschenrechtsanwälte wie Edgar Pérez und Michael Mörh, die für die Menschenrechtskanzlei, das „Bufete jurídico de Derechos Humanos“, arbeiten. Für beide ist die CICIG ein Segen. „Sie hat Fortschritte im Justizsektor initiiert, die uns heute ganz andere Möglichkeiten geben“, so Edgar Pérez. Gemeint sind das Procedere, um Telefone abzuhören und die Mitschnitte zu verwenden, sowie die drei „Tribunales de Mayor Riesgo“. Diese Gerichtshöfe beschäftigten sich ausschließlich mit besonders gravierenden und komplexen Fällen.



FOTO: YOUTUBE

Effektiv und konsequent: Iván Velásquez leitet seit September 2013 die UN-Kommission gegen Straflosigkeit in Guatemala.

So wie dem des Korruptionsnetzwerks „La Línea“: 90.000 Abhörprotokolle und weitere 30.000 Dokumente haben die Ermittler des CICIG gemeinsam mit den Kollegen des „Ministerio Público“ zusammengetragen, bevor sie am 16. April 2015 die Ermittlungen gegen das Korruptionsnetzwerk öffentlich präsentierten. Der damalige Präsident Otto Pérez Molina soll an dessen Spitze gestanden haben. Der nachfolgende Skandal hat das Land verändert. Am 2. September 2015 hob das guatemaltekeische Parlament erstmals in der Geschichte des Landes die Immunität eines Präsidenten auf. Zuvor war das nur theoretisch denkbar. Doch die stetig wachsenden Demonstrationen gegen die Korruption, die am 23. April 2015 begonnen und am 26. August des Jahres mit 100.000 vor dem Präsidentenpalast sich versammelnden TeilnehmerInnen ihren Höhepunkt hatten, haben die Theorie in die Praxis überführt.

Seit September 2015 sitzt Otto Pérez Molina in Untersuchungshaft und die Ermittlungen von CICIG und Staatsanwaltschaft haben zu Tage gefördert, dass das korrupte Netzwerk um den vormaligen Präsidenten und Ex-General die staatlichen Strukturen quasi übernommen und sich systematisch bereichert hatte. Am Projekt

zum Ausbau eines Hafens, an den Zolleinnahmen sowie an der Vergabe von Konzessionen soll das Netzwerk partizipiert haben; so mancher Gefallen soll nur gegen lukrative Geschenke bewilligt worden sein, meinen die Ermittler.

Politische Unterstützung für die Strafverfolger kommt aus den USA. So gilt nicht nur Todd D. Robinson, US-Botschafter in Guatemala, als Fan der CICIG, sondern auch viele Diplomaten der Obama-Administration. Das hat der UN-Kommission zusätzlichen Spielraum eingebracht und eine Außenstelle in Guatemalas zweitgrößter Stadt Quetzaltenango. „Wir wollen die Arbeit dezentralisieren, um mehr Präsenz im Inneren des Landes zu zeigen“, erklärt Arturo Aguilar das Ziel.

Zugleich machen sich die CICIG-Experten, deren Hauptquartier in einer alten von einem hohen Zaun eingefassten Villa in der Zona 14 von Guatemala-Stadt liegt, an neue Initiativen, um die Korruption zurückzudrängen. Dazu gehört das Vorhaben, die Immunität der Parlamentarier, Bürgermeister und sonstigen politischen Vertreter zu beschneiden. Die Chancen auf eine parlamentarische Mehrheit für die Idee sind indes gering, so Michael Mörth vom „Bufete Jurídico de Derechos Humanos“.

Gleichwohl lässt man mit Vorstößen wie diesem die Politiker wissen, dass ihnen auf die Finger geschaut wird und sie nicht unantastbar wie früher sind. Und auch den Repräsentanten der Justiz, den Richtern und Staatsanwälten Guatemalas ist heutzutage klar, dass die Annahme von Schmiergeldern das Ende ihrer Berufslaufbahn bedeuten kann. Das ändert zwar noch nichts daran, dass Bestechung Teil des Alltags in Guatemala ist, aber die Hoffnung, dass sich daran etwas ändern könnte, ist realer als noch vor zwei oder drei Jahren.

„Wir sind hochmotiviert und wir wollen mehr Gerechtigkeit“, erklärt Aguilar. Für ihn und auch für seinen Chef Iván Velásquez hat die Kommission Modellcharakter für die gesamte Region. In Guatemala hat sie immerhin bewirkt, dass die Straflosigkeit deutlich zurückgegangen ist. In Honduras ist bei Demonstrationen im Sommer 2015 eine ähnliche Kommission gefordert worden – allerdings ohne Erfolg.

Elementar für die Einrichtung einer unabhängigen, multinationalen Justizkommission ist der politische Wille im Aufnahmeland, so Aguilar. In Guatemala ist er vorhanden, denn der seit Januar 2016 amtierende Staatspräsident Jimmy Morales hat

mehrfach angekündigt, dass zwei Jahre laufende CICIG-Mandat weiter verlängern zu wollen. Allerdings hat es mittlerweile auch erste Ermittlungen wegen Korruption in seiner Familie gegeben. Dabei waren die CICIG-Ermittler federführend.

Knut Henkel arbeitet als freier Journalist und ist für die woxx regelmäßig in Lateinamerika unterwegs.

Nächste Woche:

Plötzlich wieder arbeitsfähig

Stress um das reformierte Gesetz zur beruflichen Wiedereingliederung: Mancher, der lang als krank und arbeitsunfähig galt, soll auf einmal „fit für den Arbeitsmarkt“ sein. So einfach geht das nicht, meint etwa die Gewerkschaft. Der zuständige Minister kann die Kritik nicht verstehen.

